

A R S E T F I D E S

**ENFANTS
DE LA TERRE**

PAR

CAMILLE MELLOU

**LIBRAIRIE
BLOUD & GAY**

ML

A

2280

à Hubert Colleye
Confraternel Hommage
Camille Melloy.

Enfants de la Terre

DU MÊME AUTEUR :

VERS

- Le Soleil sur le Village** (2^e édition)
Préface de Victor Kinon REX, Louvain
- Le Parfum des Buis**
Prix de Littérature spiritualiste 1930 PERRIN, Paris
- Retour parmi les Hommes**
*Ouvrage couronné
par l'Académie française* PERRIN, Paris
- Louange des Saints Populaires**
*Illustrations de
Félix Timmermans* VERMAUT, Courtrai

PROSE

- Le beau Réveil** CATTIER, Tours
- Zodiaque Spirituel**
*Préface d'A. Mabillet de Poncheville
Illustrations d'Emile Biot* DESCLÉE, Paris
- L'Offrande Filiale**
Collection Ars et Fides BLOUD & GAY, Paris
- Le Livre des Fêtes** SPES, Paris

A R S E T F I D E S

**ENFANTS
DE LA TERRE**

PAR

CAMILLE MELLOU

**LIBRAIRIE
BLOUD & GAY**

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE, POUR
LA COLLECTION " ARS ET FIDES ",
MILLE CINQUANTE EXEMPLAIRES NU-
MÉROTÉS DE 1 A 1050 ; ET CENT CIN-
QUANTE EXEMPLAIRES MARQUÉS E. P.

CE TIRAGE CONSTITUE AUTHENTIQUE-
MENT L'ÉDITION ORIGINALE

N°

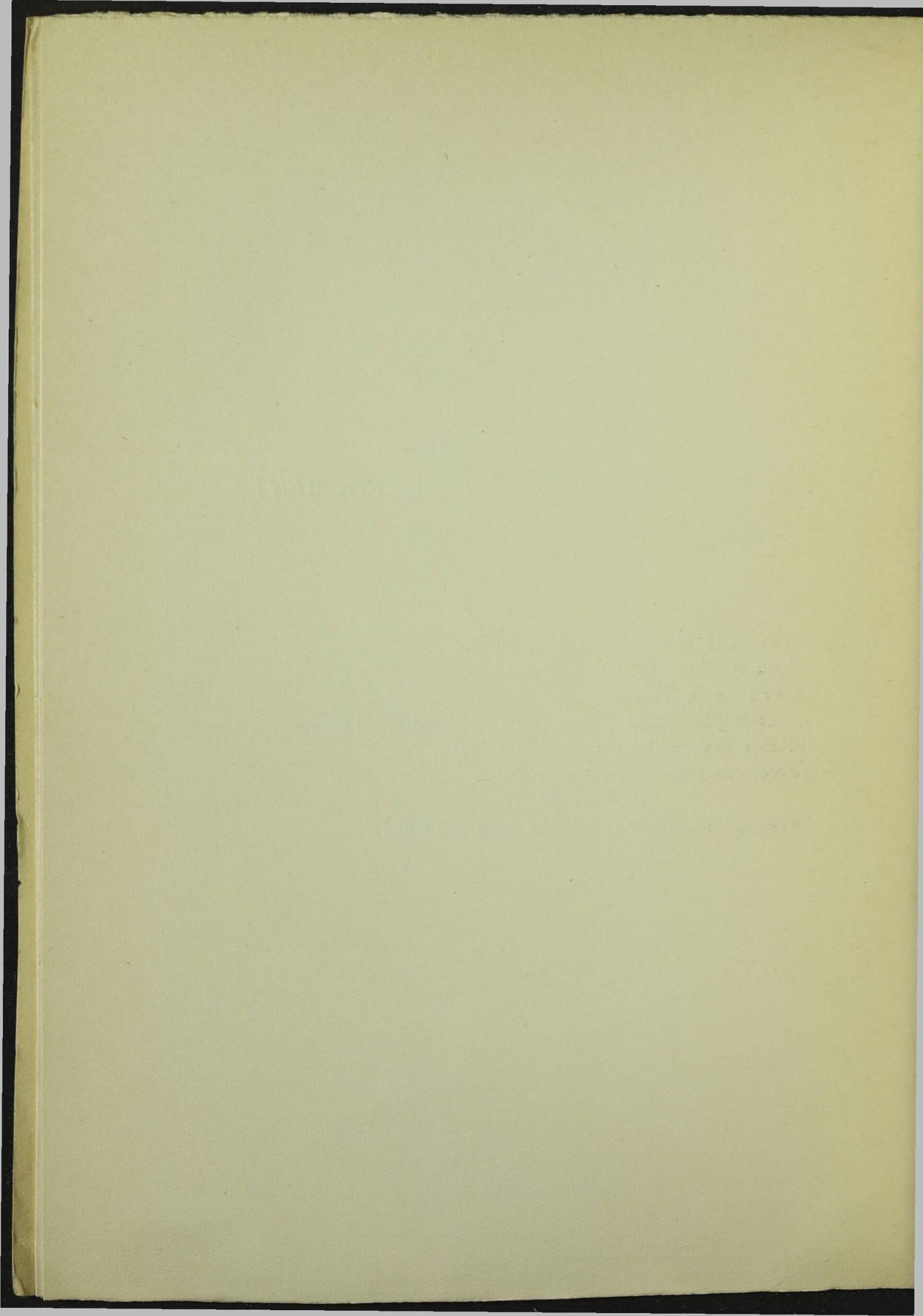
41

Tous droits réservés.

ARGUMENT

L'eau et le vent, la pierre et le feu,
arbres et bêtes, fleurs et fruits :
enfants de la Terre,
— et le plus lourd de ses fruits : le cœur de l'homme —
(réalités fraternelles ; signes de Dieu).
Sources de peine, trésors de joie.

Soyez béni, Seigneur... Ayez pitié de moi !



PREMIÈRE PARTIE

Omnia enim vestra sunt.
(Ep. 1, ad Cor. III, 22).

LA CHANSON DE L'HOMME
AUX PIEDS NUS

LE REVEIL

J'ai dormi ma nuit de juin,
Heureux et las jusqu'aux moelles,
Dans la chaude odeur du foin,
La tête pleine d'étoiles.

Le ciel blanchit au Levant,
Il fait frais hors de la meule.
Salut, aube, belle enfant
Qui m'attends, pudique et seule !

Je viens ! Je cours me laver
Au ruisseau dont l'eau qui tremble
Est pure comme un avé ;
Puis nous causerons ensemble.

De la glèbe, froide encor,
Mon pied nu prend la caresse
Qui fait vibrer tout mon corps
D'une robuste allégresse.

Le jour comme un paradis
S'ouvre à l'aventure humaine.
Terre, à part l'arbre interdit,
Tout est mien dans ton domaine !

Donc sur tes fruits généreux
Mon humble part prélevée,
Je vais repartir, heureux
De l'enfance retrouvée.

Le soleil à ma raison
Verse son vin de jouvence.
En avant ! Les horizons
Rajeunissent l'espérance !

LA COURSE

Ce matin je veux monter
Jusqu'au faite de la terre,
Prendre ma part de l'été,
De la vie et du mystère.

Oui, je veux que, tendre et vain,
Le vent lèche mon visage ;
Je veux boire comme un vin
Le soleil du paysage.

Je veux, en passant, humer
Les combinaisons savantes
Que font les jardins fermés,
D'anis, de rose et de menthe.

Autre forme de ma joie :
Les oiseaux aux voix jolies
Chanteront n'importe quoi
Pour complaire à ma folie.

Hugo

Je veux cueillir où je peux
Cerises, prunes et pêches
Dont la chair couleur de feu
Comme l'eau de neige est fraîche.

Je veux appuyer mon front
Aux beaux arbres pleins de rêve,
Pour entendre, au cœur du tronc,
Chanter mon sang dans leur sève.

Et si, dans les bois secrets,
Au bout de ma folle course,
M'attend, comme fait exprès,
Le pur accueil d'une source,

De son miroir enchanté
J'approcherai le visage,
Pour baiser sur mon image
Le rire clair de l'Été !

LA GRAND'ROUTE

Au soleil intarissable
L'été soule ses jours bleus.
Les souples baisers du sable
Ont brûlé mes pieds calleux.

Enfin, sous la haute voûte
De tes ormes pleins de soir
Tu m'accueilles, ô grand'route :
Voici la borne où m'asseoir,

Voici le pavé qui lèche
Comme une caresse d'eau,
De sa langue lisse et fraîche
Les durillons de ma peau.

Voici, dans un bruit de harpe,
Que des ramures descend
Et jette à mon cou l'écharpe
De son souffle, le bon vent.

Ah ! reprenons notre marche !
De l'un à l'autre horizon
La route sur ses mille arches
Jette un pont de frondaisons.

J'ai du sang neuf aux artères,
J'écoute, multiplié,
L'ample force de la terre
Dans mes nerfs vivre et crier !

Je marche, et mes pas se mêlent
Silencieux, mes pas nus,
A tous les pas qui martellent
Les chemins vers l'inconnu :

Vagabonds au front farouche,
Forains aux airs de voleurs,
Soldats dont s'orne la bouche
D'un mégot ou d'une fleur,

Tous les chevaliers de l'Ordre
De la Misère, tous ceux
Qui jamais ne purent mordre
Qu'au pain noir des malchanceux ;

Puis tous ceux dont bruit l'âme
De prière ou de chansons :
Pèlerins de Notre-Dame,
Poètes, mes compagnons...

Marchons, ah ! marchons ensemble,
Un seul homme au pas nombreux,
Puisque rien ne se ressemble
Comme les cœurs douloureux !

Marchons : au bout de la route
— Il faut croire, ô voyageur ! —
S'ouvre enfin, s'ouvre sans doute
L'humble auberge du bonheur !

LE VENT

Le bon vent du soir, venu
De lointaines houles vertes,
Par la chemise entr'ouverte
Lèche et mord mon torse nu.

Souple et frais comme une source,
Lui, fougueux toujours vainqueur,
Il défait contre mon cœur
L'élan de sa folle course.

Cogne ! cogne ! il t'ouvrira,
Ce cœur toujours aux écoutes ;
Entre, souffle des grand'routes,
Des mers et des Sahara.

Porte-lui le don superbe
Des abîmes et des monts,
Le message vert ou blond
Des arbres, des blés, des herbes.

Mais, ô bel aventurier,
Sache que le vaste monde
Dont l'image chante ou gronde
En tes appels variés,

Sache que tous les cinnames,
Nards et baumes précieux
Où tu baignas tes cheveux
Ne suffisent à mon âme :

Quels trésors peux-tu m'offrir ?
L'univers n'est pas capable
De combler l'insatiable
Profondeur de mon désir !

LE FLEUVE

O mon fleuve aux molles berges,
Ne voir, couché sur le dos,
Qu'un ciel vaste qui émerge
D'un mouvant horizon d'eau !

N'ouïr, creusés par les proues,
Que les clapotis vermeils
De ta force qui s'ébroue
Sous la grâce du soleil !

Ne humer que le barbare
Parfum de ton souple corps,
Où le goudron des gabarres
Mêle un souvenir de ports !

Ne rêver qu'à ta tranquille
Fuite vers quels bleus lointains
Où s'éveilleraient des îles
Dans les roses du matin !

N'être, en cette heure d'extase
Où tu m'entres dans le sang,
Que le rythme d'une phrase
Dont me dépasse le sens !

SUR LE PLATEAU

Quand l'ennui, comme un manteau
Mouillé, me pèse aux épaules,
Ah ! le rude et fier plateau
Où l'espace me console !

Le ciel ! Rien que le ciel nu !
Tant de ciel que j'en oublie
La terre, dont j'ai connu
Le goût de vin et de lie...

Ici tout est chaste et clair :
Le souvenir s'y dépouille
Du regret qui rend amer
Et de la haine qui souille.

Mes rêves y planent sur
Un silence qui respecte
Jusqu'au travail frêle et sûr
Des invisibles insectes.

Sur la roche sans un pli
Le soleil règne sans ombre :
Sa flamme pure abolit
Le temps, le poids et le nombre.

Soumise au mâle pouvoir
De ce climat hors mesure,
L'âme est prête à recevoir
La vérité simple et dure.

Et quand, me penchant au bord
De ce calme belvédère,
Je vois, libre comme un mort,
Tout là-bas, vivre la terre,

J'en salue, — oh ! la pitié
Éclaire et réconcilie ! —
L'humble figure embellie
Par mon cœur purifié.

LA PLUIE

Sur sa harpe aux mille cordes
La douce pluie, en mineur,
Joue un air gris qui s'accorde
Aux musiques de mon cœur.

Est-ce un chant de la terre ? Est-ce
Un chant du ciel ? Je ne sais.
J'en recueille la caresse
Et le long bruit de baisers.

Triste ? Non. Capricieuse,
La pluie, où vous déferlez,
Perles des gammes rieuses,
Sur des ronflements voilés.

Parfois même elle déchaîne
En heurtant d'un rythme égal
Seuils, carreaux, gouttière pleine,
Des toccata de cristal.

Apaisée, elle ira faire
Dans les frondaisons de juin
Un murmure de prière
Tout proche, et qui semble loin.

La voici qui tape, toque,
Dans la flaque où, chaque instant,
Ses piqûres font des cloques
Qui crèvent en crachotant.

Sur les pavés, sans tactique
Elle range en bataillon
Éphémère, épileptique,
De petits soldats de plomb.

Triste ? Non. Elle s'amuse,
La pluie aux dix mille tours,
La plus câline des Muses
Pour le cœur des troubadours.

Ses petits sabots de verre
Trottinent, nerveux et gais,
Dans le vieux palais sévère
De nos rêves fatigués.

Debout sous la bruissante
Voûte d'un ample tilleul,
J'aime la pluie : elle chante,
Elle danse pour moi seul.

Pour moi seul ? Toute la plaine,
Que sa fraîcheur rajeunit,
Depuis l'herbe jusqu'au chêne,
Lui rend grâce et la bénit !

La pluie est fée, elle est reine ;
— Les poètes ont raison ! —
Que le soleil la surprenne
S'attardant à l'horizon :

De sept gemmes inconnues,
De sept feux immatériels,
Il lui bâtit dans les nues
Des triomphes d'arcs-en-ciel !

LA NUIT

Honte à la nuit qui se farde
De chansons, de lueurs viles,
Qui se cogne, ivre et blafarde,
Aux réverbères des villes !

J'aime la nuit dont l'haleine
Fleure les champs et les bois,
Celle qui rend à la plaine
Son visage d'autrefois.

La nuit chaste, — votre sœur
Par sa royale douceur,
Nuits énormes au ciel vif
Sur le monde primitif,

Nuits magiques d'Assyrie
Dressant sur les nations
La docte géométrie
De vos constellations,

Nuits des pâtres de la Bible
Et des matelots d'Homère ;
Nuits du steppe au souffle amer,
De la jungle au cœur terrible !...

* * *

J'aime la nuit sur ma Flandre,
La vieille œuvre de toujours,
Plus secrète que les jours,
Plus confidentielle et tendre.

Le village dort... Minuit
Parle au fleuve, aux bois, aux prés.
Quand tous les bruits sont rentrés
Le silence fait le bruit.

Sous le ciel grandi, d'où suinte
L'or des étoiles frileuses
Et le lait des nébuleuses,
Le monde rêve, mains jointes.

La lune ensorcelle et range
Dans leurs sites familiers
Saules, buissons, peupliers
Veillant sur leur ombre étrange...

* * *

Terre calme et pacifique
Où les temps modernes passent,
Haletants, sur les échasses
Des poteaux télégraphiques,

La nuit te garde à toi-même :
Pure comme une oraison ;
Que t'importe, à l'horizon,
L'aurore sanglante ou blême

Où fument nos Babylones ?
Usines, rails et canaux,
Passerelles et pylônes,
Pauvres jeux de mécano

Dont la puérile emphase
Ou le monotone orgueil
S'exténue et meurt au seuil
De ta formidable extase !...

*
* * *

Nuit d'été, mon beau royaume !
L'âme s'exalte à l'appel
De tes champs mûrs dont le ciel
Hume le puissant arôme !

Je vais, libre et taciturne ;
Mon pas fait sonner les routes :
D'invisibles guets l'écoutent
Rythmer seul l'hymne nocturne.

Tout, les flots, les vents, les ailes,
Participe au même chœur.
Cette nuit, branchons nos cœurs
Sur la vie universelle !

LA TEMPETE

Que le vent siffle en tempête,
Empoigne les peupliers
Et les fasse, humiliés,
Comme des roseaux plier !

Ah ! la mâle et l'âpre fête !
Écoutons les noirs galops
Et les grondements de flots
Dans la forêt qui halette !

Grande chasse en notre honneur !
Taïaut ! fais hurler la meute !
Ah ! la rude et folle émeute !
Hallali, sombres veneurs !

Ouvre-toi comme des ailes,
Mon manteau couleur de sol,
Et me livre aux vents rebelles :
Qu'ils m'emportent dans leur vol !

Nous chevaucherons, farouches,
Dans l'espace chaviré
Où mille invisibles bouches
Clament des miserere.

Roulant au creux des vertiges
Du steppe et des océans,
Nous verrons vos lourds prodiges,
O révoltes des géants !

Bondissez, chars du tonnerre
Sur les durs blocs du chaos ;
Faites s'écrouler la terre
Au seul bruit de vos cahots.

Mais écoutez, faible atome
Pris dans vos meuglements fous,
Libre et calme, ma voix d'homme,
Monstres, se moquer de vous !

Vous mourrez, démons ou bêtes,
Repus, sans avoir dompté,
Forces d'un moment, tempêtes,

L'âme, chêne de clarté
Dont la racine et le faite
S'ancrent dans l'éternité !

L'ETAPE

O ma Dame toute belle,
La course du fol jongleur
Se termine à ta chapelle
Sous la clématite en fleur.

Ce fut la franche maraude
Par les jardins du bon Dieu,
Terre d'or et d'émeraude
Que le fleuve coupe en deux.

Ce fut la claire cueillette
Des fruits à ma joie offerts,
Le gai savoir qui feuillette
Ce livre : un coin d'univers.

J'ai dormi dans les étoiles,
Tout mon rêve en est empli
Et mon bourgeron de toile
A leur poussière en ses plis.

Je fleure encor la rivière,
Les bois, les chaudes moissons,
Mes yeux gardent leur lumière,
Ma peau garde leurs frissons.

Le Seigneur qui fit la Terre
Peut la respirer sur moi :
A mon cœur même elle adhère
Et frémit dans mon émoi.

Couverte de l'or des Mages
Qu'est mon pauvre amour chrétien,
Permits que j'en fasse hommage
Au Fils que ton bras soutient.

Et sous mon manteau de bure
Vois ce que j'ai rapporté
Pour l'offrir, ô Dame pure,
A ta douce Majesté :

Des fleurs, et des plus modestes,
Tout un bouquet fabuleux :
Des bleuets d'un bleu céleste,
Une moisson de ciel bleu !

Ce sont les fleurs de ma Flandre
Qui t'honorent simplement
Et s'accordent à la tendre
Chanson des avé flamands.

A tes pieds accumulées,
Elles semblent prolonger
De ta robe immaculée
L'azur fluide et léger.

Mais (ce naïf subterfuge
Ne te fâche !) sous les fleurs
S'est caché — le doux refuge ! —
Le cœur même du jongleur.

SONATE DU PRINTEMPS

SONATE DU PRINTEMPS

I.

Le printemps pend aux fenêtres
Comme un beau fruit défendu
Dont la pulpe me pénètre
De son appel éperdu...

Ah! que ne puis-je l'atteindre,
Y planter mes jeunes dents,
Et toute mon âme teindre
Du soleil qui bout dedans !

Fruit de feu, d'azur et d'ambre,
Te presser, acide et frais,
Pour revigorer mes membres
De la sève des forêts !

Prendre en moi, déjà certaines,
Les promesses de l'été,
Semer en mon cœur les graines
De salubres voluptés !

Hélas, dans ma chambre étroite
Close aux souffles du dehors,
Je sens peser des draps moites
Sur les fièvres de mon corps.

La toux râle dans mon torse...
Pourquoi suis-je pâle, hélas !
Quand le jour brille, et sans force
Quand avril rit aux éclats ?

En désir je batifole
Parmi le bois revivant,
Admis dans leur troupe folle
Par les Centaures enfants.

En humant la bonne terre,
En mâchant l'amer bourgeon,
Je m'imprègne du mystère
Des prochaines floraisons.

Dans son étreinte sauvage
Le vent, ivre de senteurs,
M'enlève pour un voyage
Vers le gouffre des hauteurs.

L'appel nombreux me disperse,
Noue et dénoue un lien :
Comme un arbre sous l'averse
Je me donne et me retiens.

...Et ma raison éblouie
Me cueille enfin, — fleur de feu
Qu'elle jette épanouie
Devant le trône de Dieu !

II.

Le Printemps chante et rit sans moi!... Le Printemps passe
Dans le resplendissant orgueil de sa santé,
Dieu jeune à qui ne plaît que la force ou la grâce,
Insouciant comme un bonheur immérité.

Que suis-je, moi qui souffre, incapable de suivre
Son fier appel par les échos multiplié ?
Il veut courir la Terre et s'épuiser à vivre :
Que lui font les soupirs d'un rêve prisonnier ?

Il passe... Il reviendra... Je serai du cortège
Et brandirai le thyrses une autre fois..., demain !...
(Hélas, serai-je bon alors et songerai-je
Aux faibles repoussés de son joyeux chemin ?)

Il reviendra toujours, réveillant la verdure
De vos parcs, amoureux, de vos tertres, ô morts ;
Et des voix ressemblant à celles qui se turent
Reprendront sa louange avec le même accord.

Moi, je serai muet. Sur le lit de poussière
De ce qui fut le muscle et le nerf de mon corps,
Mes os seront rangés à leur place, en la bière,
Comme, dans un écrin, de barbares trésors...

Il reviendra quand même! Et l'odeur des jacinthes
Qui fait surgir le rêve au jardin des vivants,
S'en ira, jeune et frais, dans la funèbre enceinte
Donner un goût de miel au soleil comme au vent.

Ainsi, sur le tombeau des hommes et des races,
Depuis les ans lointains de l'orient natal,
Fier d'une adolescence éternelle, repasse
Le magique Printemps au rire triomphal.

Dans l'immense hosannah qui monte sur sa route
J'aurai si peu de temps fait vibrer mon archet :
C'est le glas de ma mort future que j'écoute
Sonner parmi les voix du monde qui renaît !

III.

Pourquoi, dans ton néant tapie
Tel l'insecte au sein d'une fleur,
Mon âme, voudrais-tu qu'à toi seule asservie
La nature bornât sa vie
A chanter ton ivresse ou pleurer ta douleur ?

Te crois-tu de cette nature
Le centre, la cause et la fin ?
Toi dont l'esprit n'aborde et dont l'œil ne mesure
Qu'un aspect de la créature,
Dans un espace étroit voilé de songe vain !

Quand la Terre, grave ou riieuse,
A l'air de jouer aux saisons,
Docile, elle accomplit sa loi mystérieuse,
Et dans la suite harmonieuse
De ses jours, elle inscrit les divines raisons.

Depuis combien de millénaires,
Elle se pare tour à tour
De pluie ou de soleil, de neige ou de tonnerres,
Et troublés, ses enfants vénèrent
Ses actes alternés de colère et d'amour.

Si toutes les forces se liguent
Selon un rythme ardent et sûr
Pour créer dans ses flancs les trésors qu'ils prodiguent,
Ignorant vieillesse et fatigue,
Sous l'éblouissement de l'immobile azur,

C'est à Dieu seul qu'elle veut plaire,
Lancée, ainsi qu'un trait vivant,
Sur la voie infailible, et simple, et nécessaire
De l'obéissance plénière,
Pour traduire son ordre en symboles mouvants.

C'est pour Lui seul qu'elle déploie
Dans un coin de l'immensité
La jeunesse des fleurs que soulève la joie
Ou la moisson mûre qui ploie
Sous les lourds épis d'or de sa fécondité.

Ce printemps qui te fait envie
N'est qu'un son dans le vaste chœur
Des sphères déroulant leur puissante harmonie :
A toutes leurs voix réunies
Dieu préfère le cri que pousse un faible cœur.

Applaudis, mon âme immortelle,
A l'univers en oraison :
Voue au même devoir tes puissances, et mêle
Au brasier, la flamme plus belle
Du libre hommage offert par l'humaine raison.

Seigneur, Seigneur, je te rends grâce
Pour ta gloire unique et sans fin,
Dont le visible éclat rayonne dans l'espace
Et dont chaque lueur qui passe
M'apporte un doux reflet de ton bonheur divin!

Ta gloire est la source profonde
De ma joie et de ma fierté :
Qu'elle soit l'océan aux lumineuses ondes
Où mon cœur s'abîme et se fonde
Comme une goutte d'ombre au sein de la clarté !

CORNE D'ABONDANCE

RETRAITE

J'ai longtemps cru leurs yeux, leurs lèvres et leurs mains,
Et donné, simplement, de mon âme profonde.
Malheur à moi ! malheur à l'homme fier qui fonde
Les espoirs de son cœur sur la foi des humains !

Dans vos refuges verts la fuite serait douce,
Bois sauvages, jardins d'herbe folle envahis :
Ah ! pour les cœurs déçus, pour les rêves trahis,
La fraîche vérité des fleurs et de la mousse !

VISION DE PRINTEMPS

Matin d'avril. Le lac, à son réveil,
Roucoule, heureux, et se lisse les plumes.
Son flot se frise et s'irise d'écumes
Au vent joli d'azur et de soleil.

Nouveau sans cesse en son cadre pareil
Depuis le jour où d'abord nous l'élûmes,
Ceint de bosquets vert sombre ou bleus de brumes,
Il berce l'or, le mauve et le vermeil.

Laissons la barque au mélèze amarrée...
D'un charme pur cette heure s'est parée
Pour que nos cœurs savourent plus longtemps,

Dans une image exquise et qui suggère
Trop de beauté pour être passagère,
La grâce unique et frêle du printemps.

JOURS D'AVRIL

Merci, mon Dieu, d'avoir aux derniers jours d'avril
Donné ce goût d'eau fraîche et ce parfum subtil
De mousse, et de bourgeon qui s'ouvre, amer et tendre,
Et ces azurs mouillés des beaux matins de Flandre !
A sa flûte profonde un merle boit, goulou,
Comme au glouglou bleu d'une source aérienne,
Les notes où j'entends sa joie avec la mienne
Naïvement tinter comme Tu l'as voulu.
Entre les peupliers qu'enseuille d'or pâle
Leur feuillage nouveau, miroite l'onde étale
De mon fleuve où, bleuté, frétille de l'argent.
Je marche, gai, parmi la lumière, en songeant
Que c'est pour moi que Tu préparas cette fête,
Me permettant de boire à son bonheur léger,
Et de cueillir ces jours d'innocence parfaite
Comme un fruit savoureux de ton divin verger !

REVEIL AUX CHAMPS

O frais réveils dans la maison des champs !
Un flux joyeux clapote à ma croisée :
C'est la lumière où sautillent des chants
Comme un tintement de rosée.

Entre, ô matin, et caresse mes yeux,
Mes mains, mes bras, mes cheveux, mon visage ;
Fais à mon cœur ce présent radieux :
La pureté du paysage.

Les bois lointains par la brume bleutés
Gardent encor le charme du mystère.
Mais le soleil rend à leur vérité
Les lignes dures de la terre.

Entre les troncs des saules d'argent gris,
Des peupliers frémissant comme une onde,
Ses faisceaux d'or jaillissent tels des cris
De joie et de jeunesse blondes.

Déjà se mêle aux flûtes des oiseaux
L'allègre appel des faulx que l'on aiguise,
Et celui-ci, grave dans le scherzo :
L'enclume claire de l'église.

La route parle et fait claquer des fouets,
Et dans le bourg dont chaque seuil s'éveille
Le bon travail se lève et sans regrets
Reprend son outil de la veille.

Magnificat ! Poète au cœur nouveau,
Empare-toi de la terre nouvelle :
Le jour est pur, le monde est beau,
La vie est belle !

AU BOIS APRES LA PLUIE

Il a plu. Le parfum du bois est vert mouillé,
Avec un chaud fumet d'humus dessous les feuilles
Et ce bizarre accord qui fond, dans les halliers,
A la chair du bolet l'âme du chèvrefeuille.

Il a plu. Au soleil s'égrènent des colliers :
Le bois lape le mol égouttement des perles
De branche en branche mille fois multiplié
Parmi le chant liquide et bleu profond du merle.

Il a plu. La forêt imprègne tous mes sens,
Jusqu'à mon cœur où brûle une peine tenace.
Et c'est comme une main guérisseuse qui passe
Pour rafraîchir de paix mon âme avec mon sang.

EPITAPHE D'UN CHEMINEAU

Avant qu'elle partît emportant son secret,
J'ai su prendre cette âme aux rets des confidences :
Le Pauvre m'a conté ses jours, simples et vrais,
Dont le calme courant, où la lumière danse,
Mire les ciels, les bourgs, les routes, les forêts.

Son univers s'arpenle en un jour de voyage,
Mais l'œil n'en peut saisir les bornes : tout là-bas
La mer, — et tout là-haut, par dessus les nuages,
Les grands domaines bleus que ne traverse pas
L'appel vertigineux des planètes sauvages.

Un pauvre ? — Un homme. Dieu lui donna ce Jardin,
Beau d'ombre mesurée et de clarté parfaite,
Où respirent les fleurs, les arbres et les bêtes.
Et les hommes, au loin, lui réservent du pain.
Ce pauvre, un vagabond ? — Peut-être... Ou un poète ?

LE VILLAGE QUOTIDIEN

La terre, dont le soir a voilé le visage,
Sous les plis de son deuil n'a qu'un souffle muet.
Rien ne subsiste plus de l'exact paysage
Où le rythme du jour nouait et dénouait
Ses gestes familiers de vie absurde ou sage.

Mais le poète emporte et saura réveiller
L'humble image, de ligne et de couleurs banale :
La plaine, qu'un train bleu coupe en diagonale,
Le fleuve au pont ouvert pour les chalands qu'on hale,
La chaussée où l'auberge attend les lents rouliers ;

La rue aux cent détails prévus et nécessaires
Dictés par le travail, la fête ou les affaires ;
Les maisons se contant, une femme à leurs seuils,
De trottoir à trottoir les scandales, les deuils,
Après l'exorde abrupt sur le temps qu'il va faire.

Tout cela devenu, de routinier, touchant,
Avec un cœur de chair dedans sa mécanique,
Et narquois, aux destins retors faisant la nique,
Par le flegme serein qu'aux choses communique
La règle des Saisons qui roulent sur les champs,

Le poète le garde... Et chaque aurore neuve
Qui refait les maisons, en rouvre les volets,
Remplace la chaussée et le pont et le fleuve,
Le charme en inventant, minutieux, complet,
Un village plus beau que celui qu'il voulait.

DU VENT DANS LES ARBRES

Dans le long chemin ombreux
Qui mène à travers la lande,
J'écoute, les sens heureux,
Le tumulte vaporeux
Des peupliers de Hollande.

Dans leur cime où, ce matin,
Du soleil en poudre fume,
C'est, parmi l'azur serein,
Un bruissement marin
De clapotis et d'écume.

Puis il semble, par milliers,
Que des doigts tissent, alertes,
Par le vent multipliés,
Sur d'aériens métiers,
De fins voiles d'ombre verte.

Puis un souffle d'oraisons
Courbe et lève la ramure :
Appels vagues, doux frissons,
Nouant tous les horizons
Au rythme d'un seul murmure.

Musique, au-dessus de moi,
Proche et lointaine, profonde
Et légère, où mon émoi,
Selon la plus vieille loi,
Bat avec le cœur du monde !

DOUCEUR DE VOIR...

Douceur de voir notre village
Vieillir avec nous, lentement,
Pencher un peu, contraint par l'âge,
Ses pignons flamands,

Les arbres épaissir leur ombre
Sur les chemins aux pavés ronds,
Et se gonfler lettres et nombres
Gravés dans leurs troncs,

Les traits mêmes du paysage
Prendre un air plus calme et plus doux,
Moins heureux peut-être, et plus sage,
D'accord avec nous,

Et toujours les étés fidèles
Sur la chaux des frais badigeons
Accrocher des roses nouvelles
Aux vieilles maisons !...

FLEUR ROUGE

A la vitre sans soleil,
Contre le jour pâle et mat,
D'un géranium vermeil
S'affirme l'éclat.

Dès que je lève les yeux
Du feuillet blanc où j'écris,
Je reçois en moi son feu
Total comme un cri.

Sur la tige au dessin mou,
Qu'il impose avec vigueur
La rougeur de sa flamme, où
Bat, visible, un cœur !

Du sang fleurit, jeune et vrai,
En pétales de clarté :
Sur mon âme un baiser frais
De ta lèvre, Été !

SERENITE

Le ciel haut, de glace bleue,
Diffuse un doux jour astral
Dont vibre l'ardent choral
A des millions de lieues.

Les champs n'ont jamais été
Si vastes, ni leur pensée
Si calme sous la pesée
D'une telle immensité.

Et la ferme solitaire
Où veille une lampe encor
Mêle une humble note d'or
Au cantique planétaire.

UN SUREAU

Sureau, parmi l'amère odeur de tes ombelles
Le soleil jusqu'au toit faufile ses rayons...
Je passe, — avec l'ennui, ce fade compagnon, —
Je te vois, je m'arrête, et soudain me rappelle
Une maison de pauvre où ma vie était belle.

Elle aussi recevait sur un de ses pignons
L'ombre, bleue et bougeante ainsi qu'une fumée,
D'un vieux sureau, mousseux d'ombelles parfumées.
Oh! l'odeur de ces temps, cette cour, cette paix,
Ces juins roux de soleil où le sureau trempait
La luisante fraîcheur de son ombre !... La rue
Que chaque heure meublait de ses calmes détails !...

Le toit, dont l'arbre frôle, indolent éventail,
La tuile où la joubarbe a sculpté ses verrues,
Quelquefois, sagement, déplace ses pigeons.
L'hirondelle en l'azur fait d'obliques plongeurs.
Les bruits ne sont que du silence qui remue :
Dans la poussière chaude un discret gloussement,
L'heure ou la forge au loin qui tintent doucement,
La cuisine qui se trahit par sa vaisselle,
Parfois un léger coup de brise qui ruisselle
Sur les feuilles qu'il tourne et remet à l'endroit...

Tel le bonheur jadis se fit aimer de moi.
J'en ignorais le nom, et l'essence, et les causes,
Content de le goûter dans ses petits bienfaits ;
Il était comme l'air qu'on respire, il avait
Le geste et la parole et le parfum des choses ;
Il était ce sureau contre une humble maison,
Un arbre résumant mon âme à sa façon.

Et c'est pourquoi, sureau rencontré de fortune,
Recopiant en moi son image opportune,
Tu remets sur ma lèvre et jusque dans mon cœur
Cette saveur profonde et simple : le bonheur.

ELOGE DU JARDIN PAYSAN

Je veux louer l'humeur allègre et la santé,
Les services obscurs, mainte humble qualité
Des plantes et des fleurs de bonne volonté

Dont le fouillis triomphe, en vert, en rouge, en jaune,
Aux jardins paysans que l'on leur abandonne
Sans les soumettre aux lois du cordeau monotone.

Mûriers et framboisiers qui sucent l'azur d'août,
Cassis amers et noirs, groseilliers aigres-doux,
Où titube la guêpe au corset de feu roux ;

Pourvoyeuses de miel, fleurs que l'abeille pille,
Et thym, mauve, guimauve, anis et camomille
Pour les baumes ou les tisanes de famille ;

Pivoines, dahlias, reines du gros bouquet,
Pavots et tournesols, et roses ! — que serait
Le plus heureux jardin si la rose y manquait ?

Feuilles rondes, en cœur, feuilles lisses, velues,
Plantes au nom latin ou populaire, élues
Pour soulager ou pour charmer, je les salue !

Elles sont du passé ce qui est jeune encor,
Sa grâce, sa couleur rafraîchie, et font corps
Avec les vieilles mœurs et l'antique décor.

Elles sont le parfum de nos grandes vacances
Et des retours de l'homme après vingt ans d'absence
A la pure douceur du nid de son enfance.

Sans rien entendre à nos prétentieux propos,
Satisfaites de plaire à leur maître en sabots,
Elles prennent leur part du temps maussade ou beau.

Nul art n'adultéra leur sève héréditaire :
Ignorant les bienfaits frauduleux de la serre,
Leur offre est sans détour, leur langage est sincère.

Même qui ne croit pas aux vertus que l'Été
Mystérieusement à ces plantes confère,
S'estime heureux d'avoir, quelque jour, écouté

La muette leçon de leur simplicité.

LUMIERE FLAMANDE

La lumière flamande à sept heures du soir,
Oignez vos yeux, l'été, de sa claire caresse...
Un dimanche de juin, nous irons nous asseoir
Dans la plaine tranquille où le fleuve paresse.
Sur les champs désœuvrés et les rares maisons,
— Sur ce grand repos vert où rit la tuile rouge, —
Le jour liquide, ardent et frais, luit et ne bouge,
Tel un lac translucide en de bleus horizons.
Imperceptiblement sa nuance varie
Où les détails, précis, trempent, comme émaillés :
Les peupliers du bord en paraissent mouillés,
Et verni le bétail figé dans la prairie.
Or, tout ce tableau vit, illusoire et réel,
Et la terre fait sienne une gloire empruntée :
C'est elle, le vitrail dont cette heure est teintée,
C'est sa lumière douce, épaisse comme un miel,
Dont les champs verts de Flandre éclairent tout le ciel.

CALME

Le silence encadré de bruits venus de loin
Trempe son pur saphir dans un étang sans ride.
Sur ce déclin de jour la lumière, liquide,
Prend l'odeur de la mousse et des roses de juin.
Un ciel vertigineux au fond de l'eau se creuse :
J'y surprends un reflet de vol qui fait trembler
Une image de branche lente, sans troubler
L'immobile miroir qui lit mon âme heureuse.

ABONDANCE

Marcher dans l'herbe haute ou dans les seigles drus
Et sentir contre sa poitrine en proue offerte
Se dénouer leur souple houle jaune ou verte
En humant des parfums de sève mûrs ou crus !

Mes bras rament dans l'abondance avec des gestes
Goulus, pour tout étreindre au gré de mon désir :
Je suis le jeune Adam ébloui de plaisir,
O Terre, et mon pouvoir, docile, tu l'attestes.

Mais quand, le souffle court ainsi qu'un nageur las,
Je renverse mon front vers le grand ciel tranquille,
Ma force m'apparaît bravade puérile,
Et néant la splendeur qui ploie entre mes bras !

DANS LES BLES

O bonté des froments parmi les soirs de juin!
Cette fraîcheur, au bout des épis frémissante,
Cette salubre odeur de plaine mûrissante,
Et l'allégo d'une alouette, haut et loin !

L'étroit sentier me cache entre deux murs flexibles
De tiges où mon bras fait courir un frisson.
Le ciel bleu sur ma tête est mon seul horizon
Avec ses blancs vaisseaux à l'ancre, inaccessibles.

Mon âme, que de fois t'ai-je bercée ainsi :
Une paix généreuse endormait ton souci,
En toi se transfusait la santé de la terre ;

Je ne sais quoi, tenant du fruit et de la fleur,
Mélait une espérance à ta pensée austère ;
Le village, au retour, te souriait, meilleur.

REFUGE

Dans la forêt, où n'ont pu me suivre
Les yeux humains de haine assombris,
Mon cœur traqué consent à revivre
Parmi la paix des fleurs et des nids.

L'extase y rêve, à peine troublée
D'un geste obscur ou d'un clair appel ;
L'ombre est d'or vert : on la sait doublée
De soleil bleu du côté du ciel.

L'arbre et l'oiseau, la plante et l'insecte,
De mille voix, qu'assemble et confond
Le pur silence où tout se délecte,
Ont fait un hymne ardent et profond.

O bois sauvage où l'homme nous quitte,
Calme sans fin pareil à la mer !
Mon Dieu, mon Dieu, souffrez qu'il m'abrite ;
Ayez pitié de mon cœur amer !

TOCCATA DE L'ETE FLAMAND

Bleu de ciel et blond de blés,
Voici l'été de retour.
La kermesse fait le tour
Des dimanches pavoisés.
La kermesse qui trimballe
Ses musiques, ses baraques,
Son tir, son jeu de massacre,
— Allez-y ! deux sous la balle ! —
Manèges bariolés :
Dia, hue, chevaux de bois !
Bleu de ciel et blond de blés,
L'été danse, chante et boit !
Chaque village est un Breughle :
Festin des gras et des maigres,
Rixes, rires et cris aigres,
Et plaintes de l'aveugle !
Eh ! les fanfares, soufflez !
Bières, jaillissez des bondes !
Le plaisir, en Flandre, abonde
Bleu de ciel et blond de blés !

LA PAIX SUR LES CHAMPS

Les bruits sont pêle-mêle attroupés dans le bourg
Où les accordéons font danser la kermesse.
Dans la campagne mûre aux épis blonds et lourds
L'ombre est rare et ne bouge aux bords qu'avec paresse.
Le silence et l'azur ont la même caresse ;
Le soleil qui décline est doux comme un velours.
Ce calme : à la lisière un ramier qui roucoule.
Ma peine peu à peu tait sa plainte et s'endort.
O le rêve serein hors de l'heure qui coule :
Le dimanche immobile au-dessus des champs d'or !

TRANSFIGURATION

Ce soir de juillet est pur
Comme un visage de sainte.
En traits nets la Flandre est peinte,
Toits, clochers, feuillages, sur
Un limpide fond d'azur.

Vision où rien ne bouge,
Enluminure et vitrail,
Fraîcheur verte où le détail,
Pignon blanc ou tuile rouge,
Prend les teintes d'un émail.

O paysage exemplaire,
Caresse des yeux ravis,
Même à l'âme tu sais plaire :
Tant de grâce simple et claire
Fait rêver du Paradis !

DIMANCHE

Le ciel éploie un éventail
De bleu satin où l'été brode,
Jusqu'au plus délicat détail,
Château blanc et parc émeraude.

Et c'est dimanche, et le soleil
Plus lent, comme à regret, décline ;
Aux fleurs mauves de la colline
Le couchant mêle un ton vermeil.

Au loin, où la kermesse danse,
Un cabaret traîne les longs
Nasillements de ses flonflons
Qu'idéalise la distance.

Plus rien ne pèse, à peine un peu
De tristesse, légère cendre ;
Je regarde le soir descendre
Geste ineffable du bon Dieu.

Et comme s'il eût pris le voile,
Mon cœur libre, ayant renoncé,
Sans se plaindre, au bonheur passé,
Attend, pur, la première étoile !

LA LOUANGE DU SOLEIL

Le soleil, vin magique, enseigne toutes choses :
Il a le chaud parfum des roses,
La saveur fraîche du fruit mûr,
L'éclat du diamant, la douceur de la soie ;
Il emplit mon âme de joie
Comme le ciel emplit un puits sombre d'azur !

Il est toute la terre en rayons condensée ;
Il donne forme à ma pensée
Et couleur à mon sentiment ;
C'est lui, chaque printemps, qui fait les fleurs renaître
Aux noirs barreaux de ma fenêtre,
Et l'espoir dans la pâle horreur de mon tourment.

De la sève et du sang il ranime la flamme,
Santé du corps, vigueur de l'âme,
Source où puisent, sans la tarir,
L'aigle et l'insecte, aumône due et coutumière,
Leur part de vie et de lumière,
Et dont la mort ferait mille mondes mourir.

Neuf à chaque aube, mûr dès qu'on le voit éclore,
Laisant dans le soir et l'aurore
L'image de son devenir,
Et pareil, sur son trône au milieu des planètes,
Depuis la première aube en fêtes
Jusqu'aux écroulements de l'obscur avenir.

O soleil, Dieu t'élut parmi son œuvre insigne
Pour que tu sois reflet et signe
De sa gloire et de sa bonté.
Je veux faire de toi la coupe et la patène
Qui porte l'humble offrande humaine
Et rende au Créateur l'or qu'Il nous a prêté !

BENEDICITE

La maison heureuse ouvre sur l'été;
Les corps sont dispos, les âmes sont nettes,
Et la table appelle à ses joies honnêtes
L'âme avec le corps... Bénédicité.

Bénissez, Seigneur, sur la nappe blanche,
Où rit l'ordre clair d'assiettes à fleurs
Autour d'un bouquet aux vives couleurs,
Le festin frugal de notre dimanche...

Nature-morte aimable et familière :
Le pain d'or, les fruits aux ardents reflets,
Grise à dessins bleus, la cruche de grès
Qui garde l'éclat ambré de la bière.

D'humbles mets viendront s'offrir tour à tour,
Tribut généreux de la terre amie,
Où rêvent, fondus par quelle chimie,
Les trois règnes, les travaux et les jours.

Alors, envahis de frais paysages,
Nous accueillerons, sans deviner d'où,
Un bonheur nouveau, si fervent, si doux
Qu'il nous montera de l'âme au visage.

Et quand, ô mon Dieu, nous dirons en chœur
Les grâces, la joie au Ciel sera grande :
De simples avé porteront l'offrande
De tout l'Univers miré dans nos cœurs !

CONCORDANCES

Un instant de bonheur, ce soir, parmi les roses,
Seul, la paume appuyée au balcon tiède encor.
L'été, dont la caresse enveloppe mon corps,
Dans sa féconde plénitude se repose.
Le doux fardeau de joie incline l'âme un peu
Comme un fruit mûr la souple branche de septembre ;
Et la nuit, vigne sombre à la grappe de feu,
Suspend au ciel la lourde gloire de ses pampres.

LE FRUIT

Vivant joyau, trésor humble qui nous attend,
Immobile dans son mouvant écrin de feuilles,
Le fruit de l'arbre est beau quand notre main le cueille.

La branche qui s'incline et le bras qui se tend
Forment, dans la douceur de la saison féconde,
Un geste harmonieux qui résume le monde.

Aux besoins des mortels soumise obscurément,
La terre a préparé, dans un actif mystère,
A l'appel de leur soif ce fruit qui désaltère.

Et l'onde et le soleil et tous les éléments,
D'un mélange subtil d'essences précieuses
Ont composé son âme fraîche et soleilleuse.

L'homme s'approche, plein de désirs primitifs :
Il écoute l'oiseau, hume les roses, laisse
Les buissons le frôler de leur verte caresse ;

Il va, le cœur léger et les sens attentifs ;
Et le voici sous l'arbre où, chaque été, pour l'homme
Dieu suspend la joyeuse abondance des pommes.

Oh ! cueillir un fruit mûr ! En toucher à la fois
Le solide velours du regard et des doigts,
S'en offrir le parfum sur les paumes ouvertes,

Et puis, enfant sauvage, y mordre à belles dents,
Faire couler en soi l'âme des mois ardents
Qui dans la pulpe ont mis leur saveur rouge et verte !

O bienfait spontané d'un sol trop généreux !
Soyez béni, Seigneur, au nom de tous mes frères,
De répéter toujours ce miracle pour eux.

Comme je vais aimer les arbres débonnaires,
Qui ne veulent fleurir, verdoyer et souffrir
Que pour avoir un fruit sans défaut à m'offrir !

SEPTEMBRE

Septembre. Jours de choix que ma jeunesse aima
Pour l'accord de leur teinte exquise avec son rêve,
(O vacances, où naît et meurt l'idylle brève...)

Matins nacrés qu'allume un soleil d'argent mat,
Après-midis voilés, ou couchants diaphanes
Qu'embaume le rustique encens des feux de fanes.

Paysages pensifs et comme extasiés,
Joie et regret qu'ensemble un même instant prononce
Où l'été se connaît et déjà se renonce.

O tristesse et douceur des cœurs rassasiés :
Le fruit se penche, lourd de plénitude,... on rêve
Aux charmes effeuillés de la fleur qui fut brève !...

LUCARNE

Ce rond de paysage inscrit dans l'œil-de-boeuf,
Moitié ciel, moitié terre,
Détaille, sur un fond vert jeune et bleu trop neuf,
Ses arbres, ses maisons, son chemin solitaire.

Tout a l'air en bois peint à force d'être net,
Si vrai qu'on le dirait factice :
Jouets, ce petit train, ce clair estaminet,
Ces peupliers que la distance rapetisse.

Mais qu'un couchant mélancolique ait transposé
Dans l'irréel ce calme coin de vie,
Le tableau sera doux, tendre, mauve et rosé :
O rêve désuet, chromolithographie !...

OFFRANDE DE SEPTEMBRE

O mon Dieu, voici septembre
De pommes chargé ;
Le matin porte en ma chambre
L'appel du verger :
C'est la Terre qui m'envoie
Le message de sa joie.

Des fruits lisses comme un marbre,
Doux comme une joue,
Rient dans le gazon, sous l'arbre
Que le vent secoue.
Je me jette à deux genoux
Pour les ramasser pour Vous !

J'en ai tant que ma corbeille
Pèse à mes deux bras.
Prenez-y ceux qu'ensoleille
Le plus vif éclat,
Les plus gros, où tout l'été
Semble peint et reflété.

Ardente et fraîche, la pomme
Chante en rouge et vert
Le naïf bonheur de l'homme,
Et mieux que mon vers,
— Qui moins qu'elle est réussi, —
Vous en dit, mon Dieu, merci.

LA CUEILLETTE

Mes mains sont lasses, mon corps ploie
Sous la charge heureuse des fruits
Qu'aux branches des jours et des nuits
J'ai cueillis dans la joie.

Dans l'humble osier que je soulève
Ils pèsent, verts, jaunes, vermeils,
Lingots de lune ou de soleil,
Triumphes de la sève.

C'est ton Nom que la Terre fête,
Seigneur, par cet acte de foi :
Elle a moulé, sculpté pour Toi
Ces corps de chair parfaite.

En y mordant je vais goûter
La rose saveur de l'aurore :
Puissé-je y trouver, plus encore,
Le goût de ta Bonté !

JOUR D'OCTOBRE

Le temps luit comme un beau paysage sous verre.
Les toits rouges ont l'air contents qu'il fasse bleu.
Des feuillages d'octobre : or pâle, or rouille, or feu,
On ne sait pas, sur le ciel fin, ce qu'on préfère.

Le monde est irréel à force d'être pur,
Les détails d'horizon si nets qu'ils semblent proches,
Et si clair le cristal des cloches
Qu'on pense ouïr tinter l'azur.

Le soleil déclinant rend les choses plus tendres
Et sa lumière blonde y coule comme un miel.
La terre, en plus joli, semble un quartier de ciel.
Un doux miracle est sur la Flandre.

ETANG

L'étang lit, face nue exempte de mensonge,
Le ciel dont l'heure aux gestes lents tourne les pages.
Plus profond et plus doux reluit le paysage
Dans son calme regard qui l'embellit de songe.

Tel soit mon art : une eau sans vagues inquiètes
Où la joie et la peine inclinant leur pensée
La retrouvent plus vraie et comme éternisée
De briller un instant dans l'âme du poète...

HIVER

De la plaine flamande aux banquises du Nord,
Je suis, dans le jour mat, les routes de la neige :
Mon rêve, ce traîneau plus léger que le liège,
Y glisse, comme ailé, sans trace et sans effort.

Je verrai les pays mystérieux où dort,
Veillé de roides pins, l'antique sortilège,
Ton blanc sommeil, Laaland, Fionie ou Norvège,
Et ce rouge soleil qui sombre dans le fjord.

Je me saurai bien seul dans les déserts magiques,
Parmi les burgs de glace anguleux et tragiques
Où le ciel se réfracte en reflets bleus et verts,

Prolongeant mon ivresse aux fêtes liliales,
Elfe immatériel, bondissant à travers
Des prodigalités d'aurores boréales !

LE FEU

I

Ayons pour le feu le respect farouche
De nos lointains aïeux.
Il était le souffle ardent de la bouche
Invisible des dieux.

Il était l'esprit puissant qu'on évoque
D'un geste rituel,
Le maître qui suit nos vœux ou s'en moque,
Bienfaisant ou cruel.

On guettait, penché, la seconde sainte
Où du silex battu
Jaillirait, s'offrant et fuyant l'atteinte,
Sa subtile vertu.

On gardait, jaloux, la flamme ravie,
Servile à la nourrir,
Tremblant que cela, qui donnait la vie,
Menaçât de mourir.

Aimable génie ou démon tragique,
Ordonnant, à son gré,
En heur ou malheur son pouvoir magique,
Le feu régnait, sacré.

Douceur à la fois tranquille et mouvante
Que faisait rougeoyer,
Pour bannir le froid, l'ombre et l'épouvante,
La bûche du foyer !

O fauves lueurs des torches barbares
Dans l'antre et dans les bois ;
Brasiers des sommets : cris d'alarme ou phares
Des périls d'autrefois !...

II.

Depuis qu'il fut pris à la ruse humaine
Et qu'à demi dompté,
Il vient où l'appelle et court où le mène
L'humaine volonté,

Sa gloire meurtrie et mort son mystère,
Esclave redouté,
Il ne trouve plus un cœur qui vénère
Sa vieille majesté.

Nous du moins qu'instruit la grâce chrétienne,
Craignons, mais aimons-le :
Plus grand qu'un faux dieu, que le feu devienne
Notre Frère le Feu !

Son âme est très humble et claire. O chandelles
Et cierges de dix sous,
Sous l'abat-jour vert, ô lampes fidèles,
Montrez, montrez-la-nous.

Dites sa bonté charitable, ô poêles
Des plus pauvres maisons,
Et vous que pour tous il embrase, étoiles
De tous les horizons ;

Sa pure ferveur, muettes veilleuses
Dans les chœurs recueillis ;
Sa joie angélique, aubes merveilleuses
Sur mon riant pays.

Si, prompt à paraître à l'appel de l'homme,
Plus docile à son Dieu,
Il frappe Nadab et brûle Sodome,
Louons encor le feu.

Louons le Seigneur dans sa créature
Agile comme un cri,
Suave caresse, haleine très pure,
Image de l'Esprit.

VISION D'HIVER

L'horizon connu ceint une plaine inconnue
Qu'a faite, diligente et tranquille, sans bruit,
De nos champs familiers la neige d'une nuit,
Et qui s'offre, uniforme, à l'aube revenue.

La blancheur a conquis le monde, immense et nue ;
Comme un désert lunaire elle s'épanouit
Plus vaste sous un ciel qui lentement conduit
Ses obscures toisons. — Seule, basse et menue,

Au milieu de la mort qui va tout étranglant,
Une ferme résiste au sortilège blanc :
Le toit fume, le coq chante, la vache meugle.

Et quand le soir coudra dans un même linceul
La terre sans regard avec le ciel aveugle,
L'humble feu d'un carreau fera l'espoir tout seul.

FLEUVE D'HIVER

L'eau puissante a jeté ses mobiles linceuls
Sur la plaine qu'au loin la sapinière borne ;
Désert pâle, où le jour d'hiver a l'air plus morne,
La ferme, plus lointaine, et les arbres, plus seuls.

Les fermiers sont comblés ! Captifs d'un long dimanche,
L'Escaut roule de l'or et travaille pour eux.
Leur œil, que le calcul anime, suit, heureux,
Sur le ciel plus foncé, les mouettes plus blanches.

FENETRE

Un rectangle d'hiver où le gris noir domine :
Au premier plan, un arbre ; au second plan, l'Escaut ;
Au bas de mon fusain, des péniches ; en haut,
Un lourd ciel pluvieux qui lentement chemine.

C'est tout ce que je vois, de la chambre où j'écris.
La vie ample m'échappe et ses mille rouages.
Qu'importe ? Puisque Dieu jette sur ce fond gris
Le poème éternel du fleuve et des nuages !

LA FIN DE MOWGLI

« Car dès maintenant, nous suivons
de nouvelles pistes... »

(Rudyard Kipling. — Le second
Livre de la Jungle).

Mowgli, Mowgli, pourquoi quitter la Jungle ?
Tant d'amitié qui gronde autour de toi,
Ce rempart sûr de la dent et de l'ongle,
Enfant de l'homme, dis, pourquoi ?

Oublieras-tu la profonde émeraude
De la forêt aux capiteux encens,
Le cri nombreux qui bondit, vole ou rôde,
Les fruits charnus aux vins puissants ?

Oublieras-tu Baloo qui te fit sage
Et Bagheera qui te fit souple et fort,
La loi d'honneur, le mot et le message
Pour l'amour, la chasse ou la mort ?

Eteint, hélas, l'œil qui caresse ou dompte !
Triste, vaincu, fuyant son clan de loups,
Mowgli s'en va vers la haine et la honte :
Vers l'homme infidèle et jaloux...

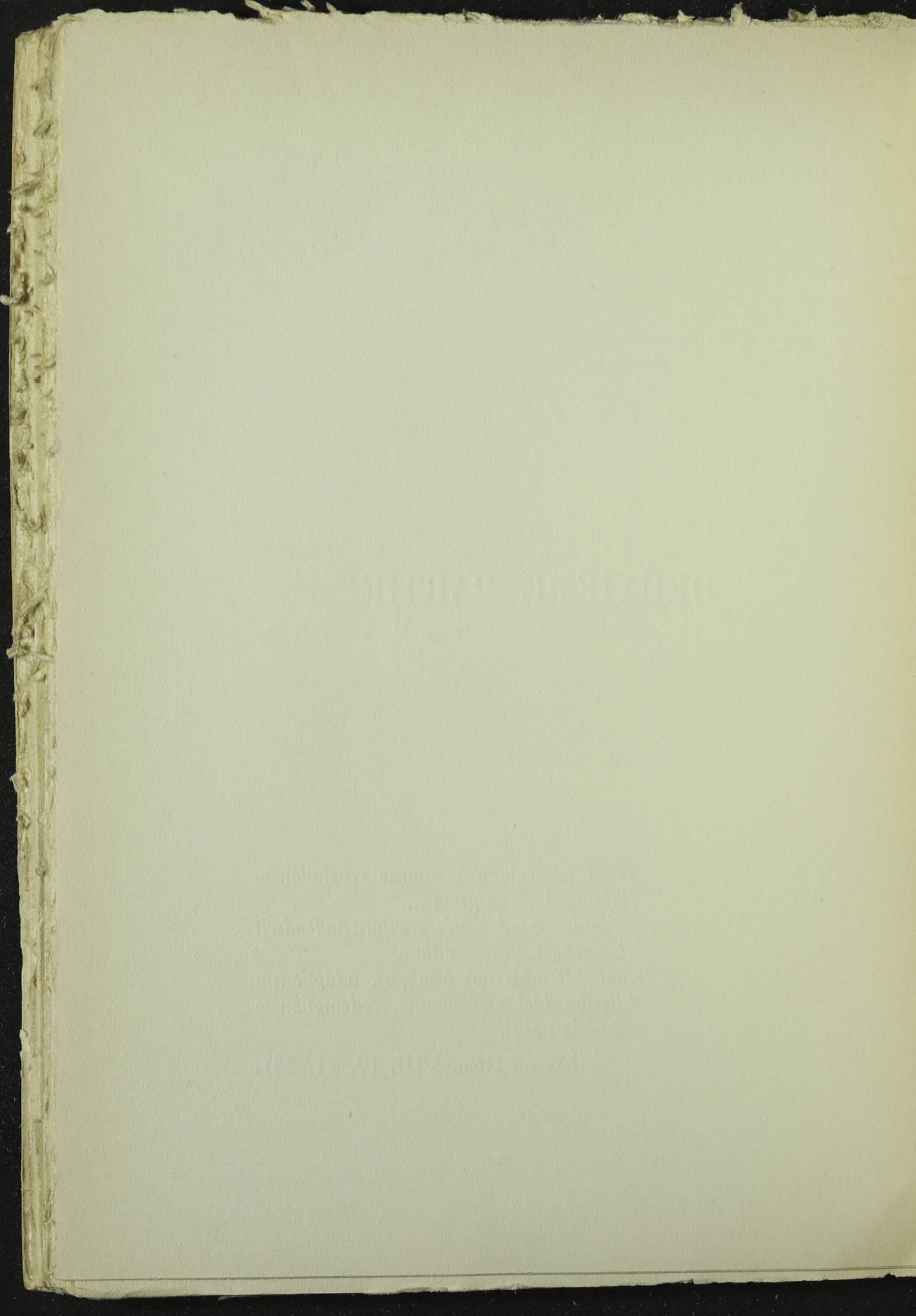
DEUXIÈME PARTIE

*Nam exspectatio creaturae revelationem
filiorum Dei exspectat...*

*Scimus... quod omnis creatura ingemiscit
et parturit usque adhuc.*

*...et ipsi intra nos gemimus, adoptionem
filiorum Dei exspectantes, redemptionem
corporis nostri.*

(Ep. ad Rom. VIII, 19, 21, 23).



LE CŒUR DE L'HOMME

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF TORONTO

PRELUDE

Terre auguste, tu produis,
Toujours nouvelle et féconde,
Globes rouges, grappes blondes,
Par myriades, les fruits.

Le ciel même, aux espaliers
De ses nuits vastes et pures
Suspend moins d'étoiles mûres,
Fait moins de trésors briller.

Mais quand ton pouvoir vaincrait
Les Temps dont Dieu sait la somme,
Jamais fruit ne te naîtrait
Plus beau que le cœur de l'homme.

PREDILECTION

Dans l'immobile éclair de sa gloire était Dieu.
L'immensité, que nul esprit créé ne sonde,
Ronflait du vol précis d'un trillion de mondes
Comme un orchestre d'ouragans mélodieux.

Et comme un vif tapis dont le fil enchevêtre
Des gemmes et des fleurs l'éclat multiplié,
L'œuvre se déroulait, unique et varié,
Neuf, à la complaisance auguste de son maître.

Le Tout-Puissant pesait d'un bienveillant regard
Tous les astres ensemble et chaque globe à part :
Tous étaient beaux, reflets intacts de sa pensée.

Un seul, le plus charmant, serait rebelle un jour :
La Terre. Mais d'avance Il la vit si blessée
Qu'Il se pencha sur elle avec le plus d'amour.

JE DONNERAIS TOUT L'OR DU MONDE...

Je donnerais tout l'or du monde
Pour retrouver un seul instant
Dans leur simplicité profonde
Les extases de mes sept ans.

Des yeux où le plaisir scintille
D'inventer les jours et les mois,
Un cœur neuf, cristal où pétille
Le vin blanc des premiers émois.

La foi hardie et sans mécomptes,
Un actif émerveillement
Comme dans ces forêts des contes
Où tout a langue et sentiment.

Je vivais la minute brève
Comme une fête où le réel
Prenait la forme de mon rêve,
Et le temps un goût d'éternel.

L'oiseau (grive ou merle sans doute,
Mais pour l'enfant, c'était l'Oiseau)
Faisait chanter mon âme toute
Comme les lèvres le roseau.

La pâquerette était si belle
Que je l'aimais autant que si
Ç'eût été une demoiselle
De mon âge, et flamande aussi.

Les arbres pleins d'ombre aux écoutes,
Confidents graves et discrets,
Retenaient dans leurs glauques voûtes
Le tremblement de mes secrets.

Le buffet, la glace et l'armoire,
— Ils aimaient mes yeux et ma voix —
Doivent garder en leur mémoire
Mes découvertes d'autrefois.

Ah ! que n'existent-ils encore,
Le paysage et la maison
Qu'illumina la fraîche aurore
De mon cœur et de ma raison !

Mais par un touchant sortilège
S'ils pouvaient renaître inchangés,
Quelle âme, hélas, leur donnerais-je,
Pleine de rêves étrangers ?...

CHANSON

— Toi qui chemines sans trêve,
L'œil sur l'horizon,
Vers quel paradis de rêve,
Vers quelle maison,
Toi qui marches solitaire,
Où vas-tu, dis-moi ?
— Jusqu'aux bornes de la Terre...
Pour trouver la Joie.

— Pèlerin, je t'accompagne :
Je La cherche aussi...
— J'ai gravi mainte montagne
Avant celle-ci.
J'ai pris les chemins de plaine,
Les sentiers des bois :
Partout m'a reçu la Peine,
Nulle part la Joie...

* * *

Nous fîmes le tour du monde,
Nous et nos soucis,
Pour trouver qui nous réponde :
« La Joie est ici ».
Mais les fous comme les sages,
Au seuil des maisons,
Nous chassaient, — d'un geste vague
Montrant l'horizon.

Le pèlerin mort en route,
Je suis revenu,
L'âme plus noire de doute
Et le cœur plus nu.
Obstiné quand même, comme
J'appelais la Joie,
Une voix m'a dit : « Pauvre homme,
Cherche au fond de toi ! »

COMME S'IL ETAIT...

Comme s'il était un monde si vaste
De plaine et de cimes,
Qu'y pût galoper, libre, enthousiaste,
Ton rêve sublime !...

Comme s'il était une ombre assez dense
En des bois secrets
Pour prêter son âme à la confiance
Que tu lui ferais !

Comme s'il était un lis, une rose
D'un si vif éclat
Que sa pure ardeur que rien ne repose
La tienne égalât !...

Comme s'il était un cœur assez tendre,
Profond, généreux,
Pour vouloir un jour aimer et comprendre
Ton cœur douloureux !...

SOIR DE SEPTEMBRE

L'air est plein de lentes caresses
Et de chansons en la mineur.
Regret d'on ne sait quel bonheur,
Attente vague qu'il paraisse.

Mais existe-t-il ? On en doute.
On est sûr qu'il ne viendra pas.
— C'est pour surprendre au loin son pas
Que le désir est aux écoutes.

Et le cœur part en nostalgies
Vers les rosiers on ne sait d'où,
Dont le parfum cruel et doux
Est venu, par quelle magie,

Jusqu'à ce beau soir d'élégie...

LES LIVRES

Il me reste un trésor : le silence, — invitant
A l'amère sagesse enclose au cœur des livres.
Livres !... Songe anxieux des pays et des temps !
Leur saurai-je arracher le secret qui délivre ?
Hélas ! savants, devins, poètes, dont l'esprit
Rêva d'illuminer nos sombres traversées,
Écoutons quelle angoisse implore dans leurs cris :
Plus seuls d'être trop grands, ils jettent leur pensée
Comme un lambeau sanglant de leur âme blessée.

APRES LE PECHE

Adam avait mangé du Fruit, et, l'âme creuse,
Regardant la nature avec écoëurement,
Il épiait, craintif, le sombre châtiment
Qu'appelait contre lui sa honte douloureuse.
Or, au jardin naïf, près des lacs éclatants,
Les rosiers allumaient leurs tendres incendies,
Et l'Homme errant, sans faim, sous leurs splendeurs brandies,
Goûtait d'un cœur amer la douceur du printemps.

CREPUSCULE D'HIVER

Hiver. Le crépuscule hésite à se poser.
Du rose fane encore entre le gris qui monte.
Et dans le paysage étrange comme un conte
Les arbres et les toits ont l'air vieux et brisés.
Toute la terre est vieille : il semble que nulle aube
N'ait pu la rafraîchir depuis des milliers d'ans,
Et que, morne anathème, aux épaules du globe
Pèse de tout son poids la fatigue du Temps.

CE MATIN DE JUILLET...

Ce matin de juillet est l'exacte copie
Du rêve le plus pur dont mon âme ait joui.
J'en cueille la douceur d'un regard ébloui
Et c'est comme une source, en moi, qui chante et prie.

Des feuillages légers frémissent contre un ciel
Très fin, d'un bleu luisant de vieille porcelaine ;
Le sentier prend l'odeur amère du troène,
Les branches du tilleul sont gluantes de miel.

Il passe, à des vitesses folles, des abeilles.
Les arbres sont un beau désordre de chansons.
Le soleil, embrasant les vastes horizons,
Se mire en chaque perle rouge des groseilles.

Tout est si simple et bon que le désir vous prend
De jeter vos chagrins, comme un froc, aux orties,
Et d'être l'écolier que la joie des sorties
Rend fort pour le pensum qu'il retrouve en rentrant.

Tout est si simple et bon. Il n'est de place, aucune,
Demain, pour tes soucis, hier, pour ta rancune !...
— Je pense avec dégoût qu'en ce divin moment
Des hommes près de moi haïssent bassement...

CHANSON DESABUSEE

Aimer tous les hommes
D'un cœur indulgent,
Les plus riches comme
Les plus indigents.

Savoir leur faiblesse
Plus que leur orgueil.
Même à qui me blesse
Faire bon accueil.

— S'il en vient qui jurent
D'être mon ami,
Songer : tant le furent,
Et croire... à demi.

DESTINS

J'ai vu des terres
qui font leurs fleurs et leurs fruits
sans effort...
— Un jeu.

Ma Flandre, mère pauvre, est mordue et fouettée
Par la pluie et les vents au long des durs hivers :
Sur la moisson joyeuse à ses flancs récoltée
Pèse le poids sacré des maux qu'elle a soufferts.

Je sais des âmes
pétrées de lumière :
tout ce qu'elles touchent
devient rayon.

Mon âme, sous la dalle d'ombre qui la broie,
Agrippée à l'espoir, peine à créer du jour.
Si vous cueillez sur elle un maigre brin de joie,
Il ne vit que de pleurs et qu'à force d'amour.

CONFESSIION

Ils m'ont dit : toi qui nous offrais
Ton cœur sur tes deux mains tendues,
Enfant à l'amour toujours frais,
Homme aux pitiés mal défendues,

Te voici solitaire et dur,
Refusant ton âme fermée
A l'humble appel, au regard pur,
Au cœur simple qui l'eût aimée.

Lassitude, rancune, orgueil ?
Est-il juste, ou seulement sage
D'interdire à jamais ton seuil
Aux porteurs du plus doux message ?

J'ai répondu : sur mon émoi
C'est le masque inhumain que sculpte
Ma volonté; je garde en moi
Mon cœur et son tendre tumulte.

J'ai tant de fois, de mon amour,
— Ouvrant mon âme toute grande, —
Donné sans regret ni retour...
Et vu piétiner mon offrande !

Se taire. Il vaut mieux. Doucement
Voiler les traces de blessure.
Savoir qu'il arrive un moment
Où meurt l'amitié la plus sûre.

Le calme des champs et des bois...
Ecouter les oiseaux, et croire
Oùir pour la première fois
Leur vieil appel incantatoire...

LES SEPT COULEURS DE MA PEINE

I. LE MARCHAND DE COMPLAINTES.

Son âme tremblante et sublime,
Il l'a mise en petits couplets.
Ça chante bien, le rythme plaît
Et l'accord de vielle à la rime.

Ça touche les fols écoliers
Comme les graves humanistes.
Quand les strophes se font plus tristes
Les gens sont plus émerveillés...

Or, ces bruits d'eaux, de harpe ou d'ailes,
Ils sont — gaîté feinte, pleurs vrais, —
Imprimés, hélas, à ses frais
Sur du vil papier à chandelles,

Et ces feuillets qu'enfants, voyous,
Soldats, trottins, la foule achète,
C'est, en deuil sous un air de fête,
Toute son âme pour dix sous...

II. ADIEUX.

A chaque départ
D'un joyeux navire
Que tes vœux suivirent
Avec ton regard,

Debout sur le quai,
Quand, sa forme grise,
L'horizon l'a prise,
Le cœur t'a manqué.

Vogue le bonheur
Où le vent l'appelle;
Tu crus éternelle
L'escale d'une heure !...

Faible, ô faible enfant
Que joue et que broie
La peine ou la joie
Du fugace instant !

Entends sur la mer
Corner le navire :
Ton espoir chavire
Dans le soir amer.

III. CHANSON D'AÏEULE.

Quand les bouches de l'orage
Ont soufflé toute leur rage,
Ont soufflé trois jours entiers
Sur les jardins printaniers,

Il demeure peu de chose
Du lilas et de la rose,
Rien, ou peu de chose, hélas,
De la rose et du lilas...

Quand l'orage de la vie
Dans sa rage inassouvie
A soufflé pendant trois jours
Au jardin de nos amours,

Il ne reste, idylles brèves,
En mémoire de vos rêves,
Rien, sinon la peine, hélas,
Que le vent n'emporte pas...

IV. CHANSON DU CŒUR QUI NE SAIT PAS...

Chanson du cœur qui ne sait pas
Si de pleurer c'est bien la peine,
Ou s'il vaut mieux dire tout bas
Une strophe joyeuse et vaine...

Avoir cru, — malheureux enfant ! —
Croire encore aux serments frivoles !
Les cœurs sont feuilles dans le vent :
Rattrape-les quand ils s'envolent !

On rit... pour faire accroire... On ment.
Et l'air joyeux trahit sans cesse
Lourde peine et secret tourment :
Le cœur, le cœur de ma jeunesse...

V. CHANSON DÉCADENTE.

Oh ! l'étrange, étrange dimanche...
Mon âme est pâle comme si
Le vent mauvais cassait les branches.
Laissez Ravel et Debussy,
Faites pleuvoir sur ma fatigue
La fraîche caresse de Grieg...

Je suis soudain redevenu
L'enfant malade et taciturne
Qui reflétait tant d'inconnu
Dans ses yeux de velours nocturne.
Ah ! rejouez-moi Debussy,
Ou Ravel, ou Poulenc... Merci.

Non, ces figures et ces livres
Et ce jardin décoloré !
Il y a tant d'angoisse à vivre,
Qu'il ferait bon d'être enterré.
Mais chantez-moi (mon cœur chavire !)
« Il était un petit navire... »

VI. J'AI FAIT SEPT FOIS LE TOUR DU MONDE...

J'ai fait sept fois le tour du monde,
Mille fois le tour de mon cœur.
On en revient : la terre est ronde,
Toujours pauvre et pareil le cœur.

Tisonne l'âtre et clos la porte,
Coupe le pain, moude le café.
De froid mon âme est demi-morte :
Je voudrais bien la réchauffer.

Vieux gestes de la vieille vie !
Souvenirs en rond près du feu !
Tant de routes que j'ai suivies
Me ramènent près de ce feu...

De soupirer est-ce la peine ?
La mort viendra, la mort viendra :
Elle ensevelira ma peine
Dans le plus moelleux de ses draps...

VII. L'INCOMPRIS.

J'étais seul parmi les hommes,
 Ne pouvant jamais
Marcher au pas que rythmait
Leur tambour ronflant et creux.
J'étais seul parmi les hommes,
 Pauvre et douloureux.

Pourquoi, frères, tant de haine ?
 Que ne laissiez-vous
Sans l'accabler de vos coups,
A son rêve l'étranger ?
Las ! était-ce bien la peine
 De vous en venger ?

Je reviens de chez les hommes,
Vides les deux mains,
Les pieds meurtris aux chemins...
Les envieux sont vainqueurs!...
Je reviens de chez les hommes.
— Mais voici mon cœur!

ENVOUTEMENT

Le ciel passe, tumultueux
De nuages crépusculaires,
Sur ma fenêtre qu'il éclaire
D'un jour livide et douloureux.

Et soudain, l'angoisse farouche
De mes ancêtres paysans,
Bête obscure, entre à pas pesants
Et près de ma chaise se couche.

Je sens mes épaules ployer
Sous je ne sais quel dur mystère,
Et tout le passé de la terre
Demander place à mon foyer.

Ils sont là, tous ceux de ma race,
Qui rêverent, au soir tombant,
Dans ce fauteuil ou sur ce banc,
L'œil perdu dans le ciel qui passe.

Haines, amours, désirs, regrets,
Qu'ils ont cousus dans le silence,
Chargent mon cœur de leur présence
Sans me révéler leurs secrets.

Ce que je vois, est-ce ma plaine
Et son visage trop connu,
Ou leur terre à eux, le sol nu
Où sua leur fougue et leur peine ?

Ce demain qui s'annonce noir,
Est-ce, plutôt qu'un jour à naître,
Celui dont, près de la fenêtre,
Se nourrissait leur désespoir ?

Des temps que mesura le sable
Au creux d'avares sabliers,
Des temps défunts et oubliés
Serai-je l'enfant responsable ?

Et les hommes dont j'ai le sang,
Lourd de leur innombrable vie,
Est-ce leur âme inassouvie
Qui parcourt mes nerfs frémissants ?

Ce soir est comme une eau profonde
D'où remontent les sombres glas
— Qui, engloutis, ne meurent pas, —
De l'antique douleur du monde.

FUITE

Interrogez tous les visages :
L'un secret, l'autre mensonger.
Le monde est peuplé d'étrangers.
N'aimons plus que les paysages.

Fleuve et colline, arbres et fleurs
S'offrent nus à ma connaissance,
Tous beaux de brutale innocence,
Réels de forme et de couleurs.

Et, vertu que leur vaut peut-être
De n'avoir jamais su mentir,
Ils semblent vaguement sentir
Nos maux qu'ils ne peuvent connaître.

Et leur présence à nos chemins
Donne une amitié sans parole
Dont l'ingénuité console
Du vil mensonge des humains.

L'HOMME

Quel naufrage soudain m'a livré, seul et nu,
A cet îlot serti dans la plaine mouvante ?
L'horizon d'eaux silencieuses m'épouvante,
Sans me dire où je vais et d'où je suis venu.

Soit ; libre du passé, sur un sol inconnu,
Debout sous le grand ciel qui soleille et qui vente,
Je vais recommencer l'aventure émouvante
De vivre, et d'être moi, Robinson ingénu.

La grotte à mon sommeil ouvre un abri robuste,
Le nid me nourrit d'œufs, de fruits tendres l'arbuste,
Le torrent de ma soif calme les âpres feux ;

Je retrouve l'oiseau, la fleur, et je les nomme,
Maître de tout !... — Je cherche une source où je veux
Mirer mes traits, pour voir le visage d'un homme.

LES AMIS INCONNUS

Ah! tous ceux qui m'eussent fait don
De leur amitié claire et sage,
Mais qui sont loin, ou morts, et dont
Je n'ai pas connu le visage !...

Hélas ! Et d'autres tiennent prêts
Les trésors d'une âme qui toute
A la mienne se livrerait ;
Mais passerai-je sur leur route ?

Les amis que j'eus m'ont quitté,
Le plus cher m'a fait plus de peine.
Oserai-je encore accepter
L'ami tardif si Dieu l'amène ?

Dans un désert aveugle et sourd
Mon œil doute, ma main tâtonne,
Et mon appel d'angoisse court
Se perdre où ne l'attend personne.

Terre d'exil, mes vains efforts
Ne t'ont lentement élargie
Que pour sentir l'exil plus fort
Et plus vaste ma nostalgie.

Et pourtant, qui sait ? — quelque jour,
Amitiés qui n'avez pu naître,
Le soleil de l'Unique Amour
Vous épanouira peut-être :

Là-haut, où elles se verront
Dans leur vérité dévoilée,
Les âmes se reconnaîtront
Qui se sont en vain appelées.

LES CHALANDS

Comme de grands cercueils d'ébène,
Sur l'Escaut couleur de l'air mat,
Sans voile, pavillon, ni mât,
Les noirs chalands sont à la peine :

Ils vont, résignés, sans écart
Traçant leur morne horizontale
Au bas du paysage étale
Qu'un ciel gris emplît aux trois quarts.

...Tels, rongés d'obscurcs scléroses,
Sans idéal et sans tourment,
Dans la grisaille, lentement,
Passent, égaux, vos jours moroses,

Pauvres hommes qui méprisez
La noble angoisse des poètes,
Vous, captifs du lucre, qui n'êtes
Que fantoches standardisés...

Pourtant, vous crûtes aux étoiles,
Vous rêvâtes peut-être un jour
Aux glorieux levers d'amour
Sur la mer où dansent les voiles,

Et votre espoir allègre et pur
S'embarqua sur les nefs ailées
Appareillant, blanches volées,
Vers les rivages de l'Azur !...

BONTE DU SOIR...

Bonté du soir, quand la main lasse
Pose la plume ou le rabot !
Quand le rêve reprend sa place,
Le soir est beau.

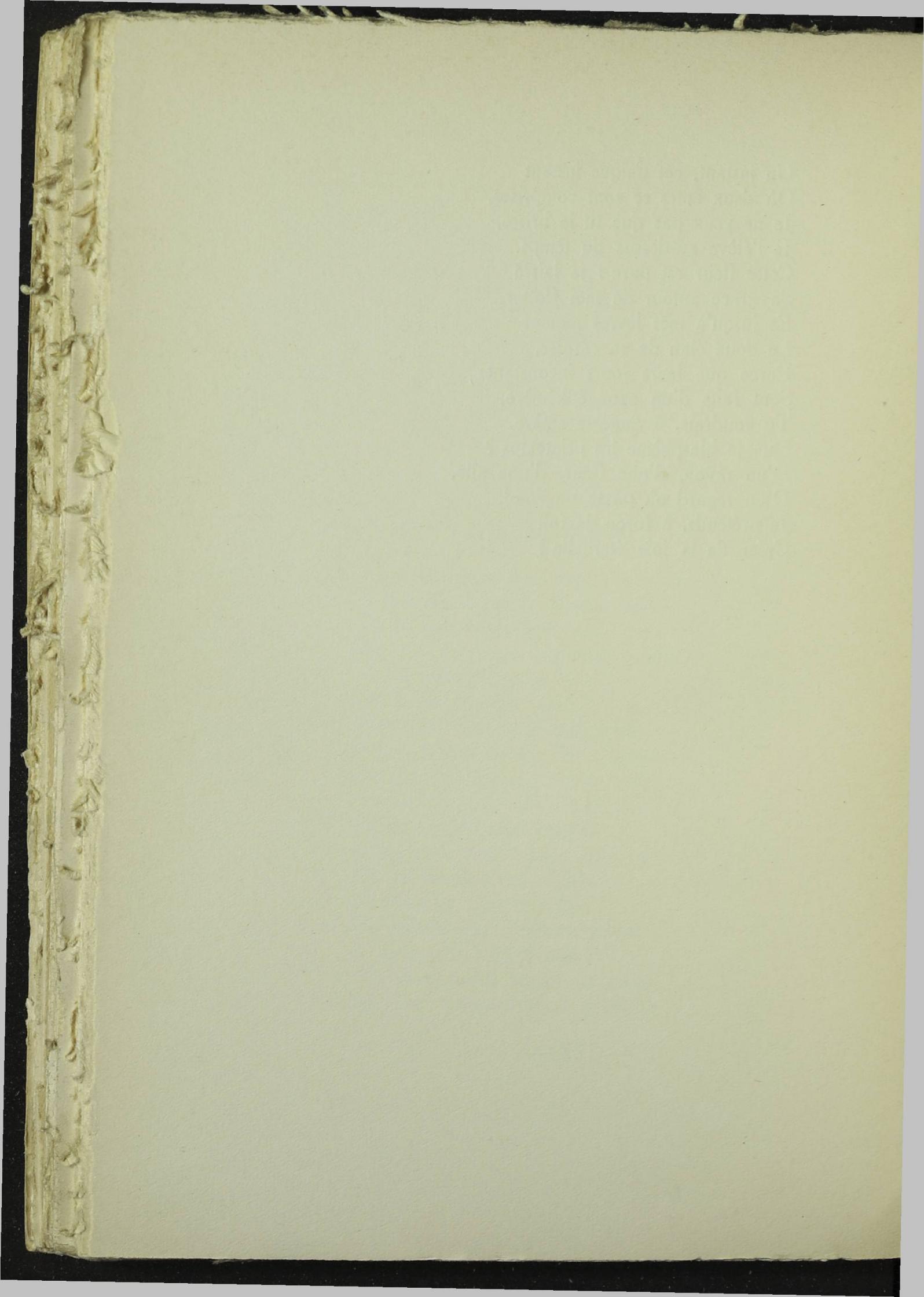
Autour de l'âtre se resserre
Le cercle des bonheurs sans fard.
Soir grave, où la bouche est sincère,
Pur, le regard.

Mon cœur souffrant demande grâce :
Le soir qu'il hèle viendra-t-il ?
...Bonté du soir, quand la main lasse
Pose l'outil...

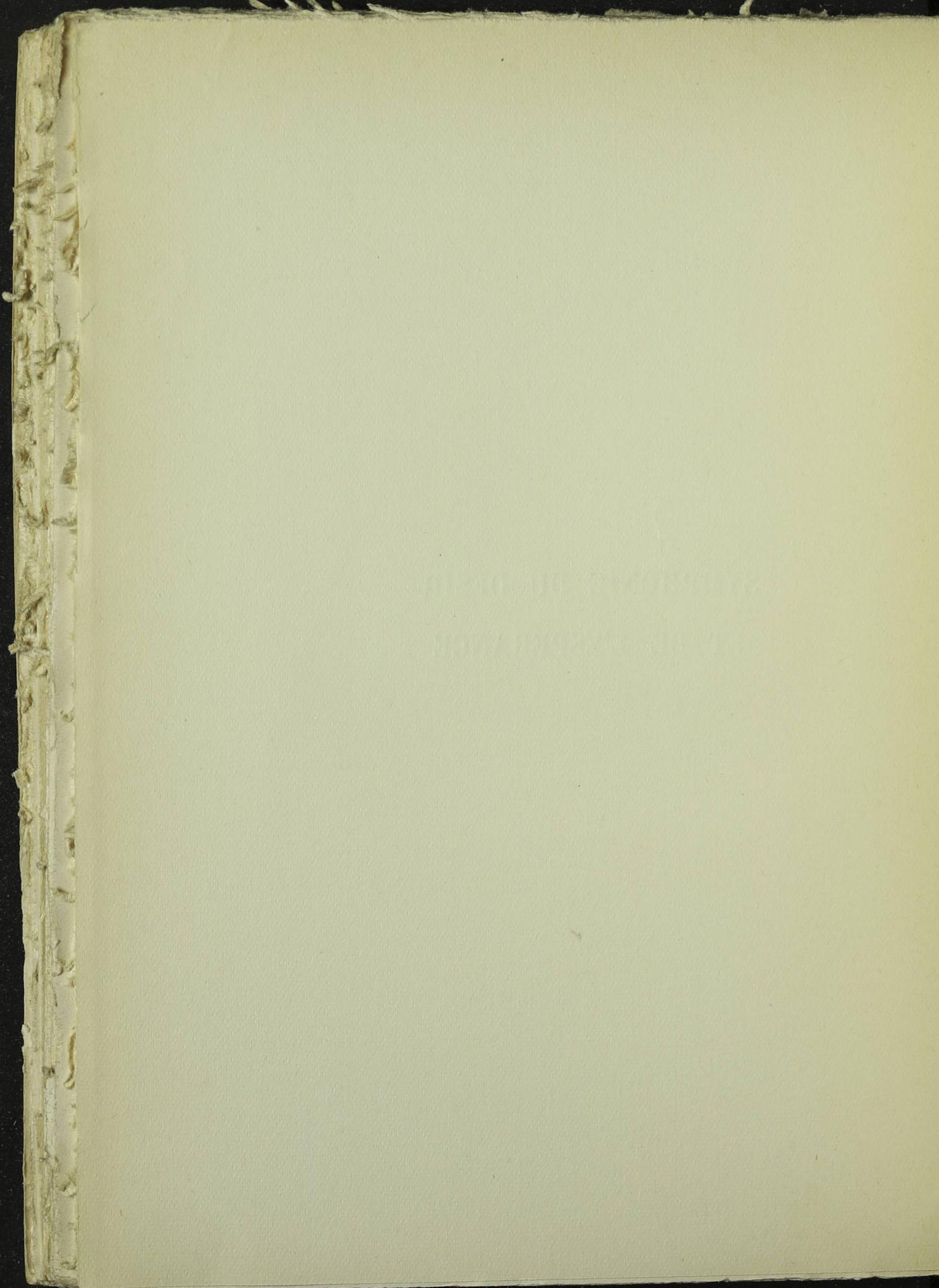
JOIE

Ne me dis rien, Sagesse amère,
Toi que me força d'épouser
Pour tes biens, non pour ton baiser,
L'épreuve tenace,... ô toi, mère
De la paix et du lent oubli,
Ne me dis rien, laisse-moi croire
A l'éternité (illusoire ?)
De la minute que voici.
Une âme encor s'est mise toute
Dans la profondeur d'un regard.
Oh, ne ricane pas : « trop tard ! »
Ne réveille pas mon vieux doute !
Oui, oui, toutes les amitiés
M'ont trahi tour à tour, mais celle
De maintenant sera fidèle,
J'y crois et j'ose m'y fier.
Un regard vrai révèle un monde :
Je sais, je sais que celui-là
N'a point menti quand me parla
Son eau transparente et profonde.

Un instant, cet unique instant
Où deux âmes se sont comprises,
Je ne veux pas que tu le brises,
Je l'élève au-dessus du temps.
Cette fleur est pure : je laisse
Sa grâce autour de moi flotter,
Et jusqu'à mes lèvres monter
Le doux élan de sa caresse.
Parce que leurs jours inconstants
Sont faits d'un azur éphémère,
Tu voudrais, ô Sagesse amère,
Que je blasphème les printemps ?
D'un rayon, d'une fleur, d'une aile,
D'un regard où passe un émoi,
Je prétends, à force de foi,
Créer de la joie éternelle !



SYMPHONIE DU DÉSIR
ET DE L'ESPÉRANCE



*SYMPHONIE
DU DESIR ET DE L'ESPERANCE*

I.

Terre que ma hâte foule,
A l'horizon rétréci,
Nul de tes biens ne me soule,
Non, je ne suis point d'ici !

J'ai vu tes beaux ciels d'aurore,
Doux paradis embrasé,
Et mes yeux n'ont pu se clore
Sur un désir apaisé.

Tes fleurs, dont la brise tresse
Les parfums en mille accords,
M'ont grisé de leur tendresse :
Le désir halette encor.

Tes grappes au goût de gloire,
J'en ai bu tout le soleil :
Je ne garde en ma mémoire
Que la cendre du réveil.

Harpes, rossignols, fontaines,
M'enlacent d'un vain appel :
Des musiques plus lointaines
Pressent mon désir cruel.

Velours des fruits et des mousses,
Fraîcheur de l'onde et des airs,
Vos caresses les plus douces
Me laissent pauvre et désert !

Tout déçoit, révolte, excite
Ma hantise du meilleur :
La Terre est nue et petite.
Mon âme, cherchons ailleurs !

II.

Cherche ailleurs ! Rien ne peut t'assouvir ici-bas.
Pour le Bien que tu veux c'est le moins que tu souffres.
Ton désir, plus profond que la mer et les gouffres,
Tout l'immense univers ne le comblerait pas !

Heureuse, si tu sens ta pauvreté suprême !
Si les charmes divers des fleurs et des rayons
Ne savent, à tes yeux, vêtir que de haillons
La Terre, en sa splendeur, plus pauvre que toi-même !

Aimes-en, tu le peux, les trésors étalés,
Mais n'y vois qu'un reflet d'une beauté plus haute,
Un signe obnubilé par l'ombre de la Faute,
Une image imparfaite en des miroirs voilés.

Penche-toi sur la source où luit un ciel de soie,
Mais n'étends pas la main pour en palper l'attrait :
La fange réveillée aussitôt le noierait,
Tu souillerais l'image et troublerais ta joie.

Sache, en lisant le texte, aller jusqu'à l'esprit,
Et dans l'œuvre écouter l'aveu secret des causes.
Nul sens n'atteint le fond des astres ni des roses ;
Qui n'y cherche pas Dieu ne les a point compris.

Dieu seul est ton repos... La fragile apparence
Voudrait te retenir à son magique instant ?
Marche : au loin, invisible et sûr, le Ciel attend.
Elargis ton Désir en tranquille Espérance !

III.

Terre, incessante épiphanie
D'un Dieu sage, puissant et bon,
Dans tes trois règnes sois bénie
Pour chaque signe de son nom,
Et dans le temps et dans l'espace
Pour chaque parole qui passe
Sonore d'un céleste appel,
Pour ce qu'offre, au désir qui pleure,
La baie âpre ou douce de l'heure
Fugace, de suc éternel.

Mais plus que promesse et qu'emblème,
Tu détiens, caché, mais réel,
Mieux qu'un reflet, le Ciel lui-même !
Qu'ils aillent, les chercheurs de ciel,
Mendier le pain de miracle
Aux portes d'or des tabernacles
Dont ton globe est tout étoilé :
Semeur fécond, ô terre immense,
Partout le prêtre t'ensemence
De la manne d'un Dieu voilé.

Pourquoi ces faims qui tordent l'âme,
Pourquoi l'aveugle et sourde faim
Sous l'arbre de vie où s'enflamme,
Grappe rouge, le Cœur divin ?
Exilés que Dieu rapatrie,
Renonçons aux idolâtries
Cachant la mort dans leur fruit vert,
Cueillons, ô frères, sur la branche
Que le poids de l'automne penche,
Le bonheur de l'Eden rouvert.

Espérance, ô lueur qui trembles,
Voie lactée au creux de la nuit,
Secrète et sûre tout ensemble,
Heureuse l'âme qui te suit !
Son désir aux fougues obscures,
Tu l'éclaires et tu l'épures,
Le détournant des nourritures
Qui ne peuvent rassasier,
Pour le forcer à goûter celle
Dont la douceur des Cieux ruisselle.
Il réclamait une étincelle :
Tu lui donnes tout le brasier !

L'HUMBLE ASCENSION

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

*MON DIEU,
MOI QUI N'ETENDS LA MAIN...*

Mon Dieu, moi qui n'étends la main
Qu'à la hauteur des branches basses
Pour en cueillir, lorsque je passe,
Le fruit facile et trop humain !...

— J'aime sentir sous ma caresse
Le velours ferme de sa peau,
Et que soit si simplement beau
Le prix de ma seule paresse. —

Comme des oiseaux et des fleurs
J'en ai joie et te remercie.
Ah! la terre est trop réussie
Pour que je veuille aimer ailleurs !

Je suis terrestre jusqu'aux moelles.
Seigneur, élève mon plaisir
Et rends si fougueux mon désir
Qu'il ne s'arrête qu'aux étoiles !

DESORDRE

Demande à la créature
De combler ton cœur :
Sa réponse sera dure,
Son baiser moqueur.

Les fruits se feront acides,
Les beaux soirs fuiront,
Les mains riches seront vides,
Les yeux mentiront.

Regarde, l'ivresse éteinte,
Ton geste achevé :
L'aube est terne, et hors d'atteinte
Le bonheur rêvé.

Dociles aux lois divines,
Veux-tu les saisir,
Les créatures devinent
En ton vil désir

La rapine originelle
 Sous l'arbre interdit :
Leur haine empoisonne en elles
 Ton plaisir maudit,

Et, justicières farouches,
 Quand ta faim les mord
Elles mettent dans ta bouche
 Le goût du remords.

DE PROFUNDIS

Les pieds et les mains cloués
Au gibet de ma misère,
Je vis l'horreur de vivre :

Poids d'un cœur inavoué,
D'heures mornes qui passèrent,
D'autres qui vont suivre.

Pas une épaule où pleurer,
Pas une main qui se tende.
Mon cri ne va nulle part.

Oubli, rêve où me leurrer,
Rien. Des bourreaux qui m'attendent,
Pires que celui qui part.

Dans ce cœur qu'il ne peut rompre,
Hommes, oyez votre sang !
...Qu'attendre d'eux en somme ?

C'est leur détresse où je sombre,
Leur blessure que je sens :
Je meurs du mal des hommes.

Dieu !... ah ! cet appel profond,
Le plus ancien, l'unique !
Béni soit le coup qui l'a fait jaillir !

— Et voici que Dieu répond.
Mon mal s'apaise et s'explique.
Dieu se cachait au fond de mon désir !

PRENDS-EN PITIE, SEIGNEUR...

Prends-en pitié, Seigneur, les enfants de la Terre,
Enchaînés à ce sol que tu fis beau pour eux :
La rose et le chardon, l'agnelle et la panthère,
Et l'homme avec son cœur fragile et douloureux.

Hantés d'un souvenir obscur et magnifique,
Un appel les attire ailleurs, éperdument,
Qui monte des parfums, des formes, des musiques
Et mûrit dans les cœurs comme un divin tourment.

Oui, la fleur est un charme et le fruit un délice,
Nous avons le pouvoir du fer et de l'esprit ;
Mais le vin le plus doux au creux d'or du calice
Sur nos lèvres passant s'envenime ou s'aigrit.

Le vieux péché marqua de son secret stigmaté
Tout ce qu'il exila du primitif jardin :
Je respire un regret dans la rose écarlate,
J'entends comme un sanglot dans les chants du matin.

Tout porte comme nous la même nostalgie
D'une Terre plus fraîche, exempte de péché ;
On s'en délivre en vain dans l'ivresse et l'orgie,
Et nos jours les plus beaux en sont le plus chargés.

Que je sonde du ciel le radieux abîme
Ou l'abîme troublant d'un regard d'animal,
Je retrouve partout, pitoyable ou sublime,
La fraternelle et triste image de mon mal !

SOLITUDE

Dans la rue où le soir l'enlève, meurt le pas
De l'ami qui s'éloigne et ne reviendra pas.
Je sens qu'en verrouillant derrière lui la porte
Je m'enferme en mon âme avec des choses mortes.
La lampe est sans pouvoir sur le cœur inconnu
Qui me naît tout à coup d'un sanglot retenu.
La douceur du sourire interdite à mon rêve,
Il faut que je sois pauvre et nu, comme la grève
Que l'océan réserve à son rude baiser.
Ferme les contrevents, sois sage : il faut oser
Accueillir, bouche close et paupières baissées,
La chaste solitude aux austères pensées.

LORSQUE TU SENS PESER...

Lorsque tu sens peser ton cœur intolérable
Trop lourd de nostalgie ou d'obscures douleurs,
Pense aux maux que subit la graine misérable
Dont naîtra le destin magnifique des fleurs.

Longtemps le sol la garde en sa tombe scellée,
L'écrase sans pitié sous des meules de nuit :
Il semble qu'à jamais du soleil exilée
L'hiver étouffe en elle et la fleur et le fruit.

Pourtant un jour viendra qu'ayant brisé l'obstacle,
Elle fera partout sa grâce triompher,
Et les hommes pourront respirer le miracle
Du printemps qu'une graine en l'ombre osa rêver !

LETTRE A LOUIS LEFEBVRE

J'étais triste, ce soir, d'une indicible peine :
Mon cœur portait le poids d'une longue semaine,
Ma route s'en allait par la dolente plaine
Vers l'horizon où le ciel gris est presque noir.
Détresse du passant égaré dans le soir :
Solitude... A quoi bon, hélas, la confiance ?
Les mots de ma douleur, aux âmes murmurés,
Fussent autour de moi sans écho demeurés.
Pourquoi du chant quotidien, si mesuré,
Rompre, par un sanglot, la paisible cadence ?

C'est alors qu'une voix lointaine a répondu,
Comme si mon appel muet l'eût trouvée prête ;
Et sa douceur avait la puissance secrète
D'enclorre en chaque son le conseil qui m'est dû.
Un grave et tendre cri de souffrance soumise
Qui puisa la sagesse en son orgueil dompté :
Le cri d'amour profond et de haute bonté
D'une âme que Dieu seul en sa lumière a prise.

Peu à peu ma douleur s'est tue : il n'est resté
Sous les astres naissant dans l'ombre où leur clarté
Diffuse un tendre jour d'espérance chrétienne,
Que cette voix lointaine et proche,... ami, la tienne.

ERMITAGE

Dans la campagne austère où j'ai choisi de vivre
Selon le rythme ancien des travaux paysans,
Dans le décor ami qui vit mes premiers ans,
Le silence m'éclaire et la paix me délivre.

Las du mensonge humain, de la phrase et du livre
Où chemine un esprit tortueux ou pesant,
J'épelle sur le ciel, d'étoiles s'embrasant,
Une histoire divine où chaque mot m'enivre.

Je n'ai plus de regrets, à peine des désirs,
Et, l'heure ou la saison variant mes plaisirs,
Je leur découvre un goût qui manquait à mon rêve.

Oublié, mort déjà pour le monde bruyant,
Qu'oublieux à mon tour des faux trésors, j'achève
Ici, quand Dieu voudra, mon labeur, en priant.

LA DOULEUR

Dans cette chambre pâle où l'heure
Semble marcher sur la pointe des pieds,
Où la savante et discrète pitié
Dose le jour et la chaleur,
Archange obéissant à des ordres précis,
Sûre et volontaire,
La Douleur opère.

Le malade ferme les yeux, crispe les doigts.
La Douleur lui taille sa croix
Qui semble l'ombre, sur son lit,
Du crucifix.

Tranquille, elle travaille.
Le malade attend.
Sa montre, au clou de la muraille,
Qui déchiquette le temps
A petits coups avides,
En se hâtant,
Ne l'abrège pas plus que l'horloge placide
Qui, dans le vestibule vide,
Y mord à longues dents.

Rien ne presse... Douleur, tu sais que l'œuvre est belle
Où tu appliques ta science.
Nous te voyons prendre à la gorge,
Tordre et fouiller la chair rebelle.
Et c'est dans l'âme que tu forges
Le saint anneau de patience.

L'ARBRE

Ancré profondément dans la terre de Flandre,
S'offrant nu à l'hiver qui ne peut rien lui prendre,
Contre l'assaut des vents inébranlable écueil,
Le vieil arbre maintient sa colonne d'orgueil.
Ferme dans son espoir et calme dans sa force,
Il attend que l'avril réveille sous l'écorce
La sève impétueuse, et de chants et de nids
Repeuple sa couronne et son tronc rajeunis.
— Arbre, né comme toi de la glèbe féconde,
Comme toi seul et nu dans l'angoisse du monde,
L'âme et le corps livrés aux durs béliers du sort,
J'attends le renouveau qui jaillit de la mort.
Le soleil reviendra, les oiseaux, et la brise.
Peut-être même un jour verra-t-on, ô surprise !
Après un long hiver à mon front verdoyer
L'immortel printemps du laurier !

DETACHEMENT

Les lampes d'amitié s'éteignent une à une,
Et l'horizon resserre, invisible et sournois,
Autour de mon exil ses ténèbres sans voix
Sous le désert d'un ciel sans étoile et sans lune.

Ainsi va mon destin. Je suis la loi commune
Et ne veux pas pleurer mon bonheur d'autrefois.
En fermant les volets sur mon âme, je vois
Le fragile appareil des jeux de la Fortune.

C'est ici que m'attend Jésus : Il m'a cherché
Parmi les ronces d'or qui gardaient accroché
Mon cœur crédule, en quête, hélas, de roses vaines.

N'ayant plus que Lui seul, je suis riche de tout.
Et voici qu'une force neuve emplit mes veines,
Sur la cime d'azur où je me tiens debout.

*J'AI PESE
DANS MES MAINS LASSES...*

J'ai pesé dans mes mains lasses
Les dons de la terre : un poids
De passé, d'ombre et de froid :
Braise éteinte, un peu de glace.

La gloire ? Blanche cité
Que bâtit le seul mirage.
L'honneur ? Temple d'un autre âge
Que ses prêtres ont quitté.

L'amitié ? Maison si douce,
Mais nul cœur ne m'y reçoit :
Les vents pleurent sur le toit,
Le seuil est vieilli de mousse.

Je vois qu'ici-bas tout ment.
Jeune encore ! A quel âge est-ce
Qu'on goûte l'âpre sagesse
De l'entier dépouillement ?

Seigneur, au bout de la route
Où j'hésite, tu m'attends.
Pour me sauver... Il est temps.
Pour m'instruire... Je t'écoute.

A ceux que tout a trahis,
Chassés des cœurs et des aîtres,
Tu t'offres encor, pour être
Leur maison et leur pays !

Laisse mon cœur appuyé
Au rempart de ta poitrine,
Et pose ta main divine
Sur mon front humilié.

Solitude !... Je frissonne,
Vide, même de sanglots.
Portes et volets sont clos
Et je n'attends plus personne.

Me voici, mort à moitié,
Grelottant, que le naufrage
A vomi sur le rivage
Où m'espérait ta Pitié.

Dieu patient et fidèle,
Béni soit ce premier jour
Où je bois enfin l'Amour
A sa coupe originelle !

Rien ici qu'un ciel d'été,
Un jour qui déjà reflète
La flamme immobile et nette
De la seule Eternité !

JE N'AI PAS EU LA FORCE...

Je n'ai pas eu la force, ô mon Dieu, de t'offrir
Le vin de mon cellier et le blé de ma grange.
Et j'ai dormi repu de ces biens. Mais qu'apprends-je ?
Que le malheur m'assiège et me somme d'ouvrir !

Comme il verse en mon cœur, en le faisant souffrir
A chaque arrachement, une douceur étrange,
Sous ses traits ténébreux j'ai reconnu ton Ange
Qui vient ma pauvreté de ta grâce couvrir.

Colonne où nul feston ne suspend sa caresse,
Marbre pur, au soleil du matin je me dresse
Sur l'ancienne ruine où m'étreignait la mort.

Seigneur, retaille-moi pour le vaste édifice
Dont la pierre vivante et radieuse sort
Des rudes ateliers de l'humain sacrifice !

SYMBOLE

Le ciel, d'un seul nuage sans couture,
Cède un jour terne à la verte nature
Où tout est lourd de feuillage et de fruit.
La pluie y noue un fin bandeau de tulle :
Mes sens ont bu son moite crépuscule
Et les jardins s'imprègnent de son bruit.

Douce lueur qu'un vêtement austère
Affirme et cache, image du mystère
Où mon esprit chemine dépouillé.
Est-ce l'aurore ou la nuit qui s'annonce ?
La gloire naît au cœur qui se renonce,
La pomme sort du calice effeuillé.

Les yeux levés dans la foi de l'attente,
Prêts à cueillir la lumière éclatante
Que je sais proche et promise au cœur pur,
Je laisse fuir avec l'onde inutile
Le vain regret et le désir futile
Pour être digne, un jour, du chaste azur.

MOI

Moi : cette chair qu'attaque, au dedans, au dehors,
avec ses mille outils de lent démolisseur,
— chaque jour, jusqu'au sien que nul ne sait — la Mort...
(Les caresses des sens? ô trompeuse douceur !...)

Moi : ces os, à leur place et bien articulés,
— un craquement discret me les a rappelés, —
ce squelette, caché comme un pantin en moi, le
frère de ceux qu'on voit, raides, au garde-à-vous,
gisant dans les caveaux; — mais le mien est debout,
emmitouflé de chair et tout farci de moelle.
Il tourne à droite, à gauche, il me mène partout,
en quête d'une fosse où se déshabiller
(quand il aura fini, le vieux, de travailler,)
du poids qui le nourrit, le maintient et l'empêche
d'être avant l'heure un jeu cassé qui vieillira
dans sa boîte de chêne où le temps lui fera
un lit douillet de poudre grise et d'ombre sèche.

Moi : ce cœur, muscle ardent qui saigne et ne meurt pas,
cette grappe trop lourde et qui me tire en bas ;
— mais ce flambeau qui lève une coupe de flamme
où se chauffe l'amour impalpable de l'âme.
Cet oiseau prisonnier qui s'agite, inquiet,
dont je sens dans mes mains qui le tiennent, éclore,
comme un effort obscur pour étreindre un secret,
le bond, le vol irrésistible vers l'aurore !

Moi : ce cerveau, cette caverne minuscule
où mes sens, de l'affût, rapportent tour à tour
les rumeurs, les frissons et les parfums du jour,
dans l'angoisse sans fin d'un grave crépuscule.
Ce cachot où halette un désir de clarté,
heureux d'un seul rayon, puis d'un autre, capté,
et qui de ces lueurs ne peut tisser qu'une ombre.
Mais aussi cette conque où gronde, claire ou sombre,
tel un écho lointain des mers, la Vérité !

Moi : cette âme, miroir où le soleil se joue ;
noyau de pure étoile en sa pulpe de boue ;
sève spirituelle illuminant mon corps ;
graine, dans les sillons enfouie, en qui dort
l'avenir, plein d'azur ailé, d'un arbre immense ;
sous les hivers du temps, immortelle semence
d'éternité ; promesse d'un jour qui commence
dès que tombe le soir précoce de la mort.

Moi : cette âme lavée au sang d'un Dieu fait homme,
diamant dont l'épreuve, aux ordres du Seigneur,
taille patiemment la vivante splendeur
destinée à briller au céleste Royaume.

Moi : ce pécheur captif que la grâce, aile d'or,
du terrestre dédale en jubilant délivre,
cet Icare qui peut, sans briser son essor,
monter vers le Soleil, s'y consumer, — et vivre !

PRETRE ET POETE

Puisque Tu m'as frappé d'un double sceau, mon Maître,
Garde-moi près de l'homme et près de Toi, pour être
Devant Toi son poète, et devant lui Ton prêtre.

Que lourdes de sa honte à ta clémence offerte,
Ou pleines de tes dons, joyeuses et alertes,
Jointes en s'élevant, et s'abaissant ouvertes,

Mes mains tendent, du ciel à la terre, les cordes
Liant notre misère à ta miséricorde :
Harpe où le chant divin au chant humain s'accorde.

Qu'elles puissent mêler, sur la trame sonore,
Aux musiques des fleurs, des ailes, de l'aurore,
Ta voix qui nous bénit, la nôtre qui t'adore !

LA TERRE AU CHRIST

Nous les avons plantés dans la terre profonde,
Seigneur, les temples saints où vous renouvez
Depuis ce vendredi terrible aux cieux voilés
Votre immolation pour le salut du monde.

La terre, nous l'avons forcée à Vous offrir
Ses gemmes et ses bois, son métal et sa pierre
Prenant sous nos vœux des formes de prière
Qui parleront encore au lointain avenir.

Nous avons fait chanter, Seigneur, pour votre gloire,
Dans les orgues, syrinx aux milliers de roseaux,
La voix des ouragans, des vagues, des oiseaux,
Avec notre âme de détresse ou de victoire.

Car, même destinés à l'extase des cieux,
Nous restons, sans rougir, les enfants de la terre,
Heureux de lire votre nom dans son mystère
Que l'antique terreur peuplait de sombres dieux.

Nous l'aimons avec Vous, gracieuse ou terrible,
Montrant ses nuits, ses jours, un à un, lentement,
Comme les beaux récits de l'ancien Testament
Qu'épela mon enfance aux feuillets d'une Bible.

Si, belle d'un printemps de sources et de fleurs,
Par le premier péché de l'homme profanée,
Elle fut à la mort comme lui condamnée
Et conçut du Serpent des siècles de malheurs,

Vous avez, rachetant les corps avec les âmes,
Chassé d'elle à jamais la démons Astarté,
Et dédié sa joie à la pure clarté
De la Vierge bénie entre toutes les femmes.

Aussi, lorsque, les bras levés, devant l'autel,
Je tends vers l'invisible éclat de votre Face
Sur les rythmes puissants et doux de la préface
Avec mon pauvre amour, l'hommage universel,

Par les marches de chêne, ou de grès, ou de marbre
Je garde le contact du sol mystérieux
Où la mort a mêlé les os de mes aïeux,
Où ma vie a racine et pousse comme un arbre.

J'aime qu'à la beauté calme du chant latin
Se fondent les rumeurs de la vie ample et belle,
Ces bruits jeunes et frais qui lèchent ma chapelle,
Caresse frémissante et pure du matin,

Songeant qu'à la minute où, dans mes mains indignes,
Je Vous tiens, Dieu puissant, qui prête chair pour nous,
Votre bonté bénit d'un geste auguste et doux
Le globe couronné de froments et de vignes !

L'ORATOIRE

Cellule de douceur et grotte expiatoire,
Qu'un vitrail violet nourrit d'un humble jour,
Pauvre et nu comme un Christ en croix, mon oratoire
Abrite ma pensée et garde mon amour.

Son silence, fraîcheur de neige sur la fièvre,
Pansement virginal sur la rouge blessure...
Sa pénombre, où, craintif, le regard se rassure...
Sa ferveur où je trempe, en frémissant, la lèvre !

Il y a cet autel que, souriant et doux,
Un maigre Curé d'Ars du quartier Saint-Sulpice
Protège... Pour qu'enfin ma douleur s'assoupisse,
Sur le dur marchepied j'ai ployé les genoux.

Demain, quand l'aube naît, fort d'un pouvoir divin,
Je me tiendrai debout devant la triple nappe
Pour faire Corps et Sang le froment et le vin
Et boire au Cœur de Dieu le flot qui s'en échappe.

Et d'avoir à deux mains contenu l'infini,
D'avoir, dans l'air du Ciel, baigné mon front coupable,
Je sentirai, brûlant d'une joie ineffable,
La force bouillonner dans mon cœur rajeuni.

REVE D'AVENIR

Etre plus tard un beau pommier
 Lourd de pommes,
Pour vous, mon Seigneur, tout premier,
 Et pour les hommes.

Afin, à la main qui se tend,
 Que je donne
Toute ma vie en ce présent
 De mon automne.

Et l'hiver venu, pauvre et pur,
 Qu'on ne voie
Dans mes branches rien que l'azur
 Et que la joie !

DEPOUILLEMENT

L'Hiver a détaché la Terre d'elle-même.
Elle apparaît sincère et pure, sous le ciel
Agrandi de ce jour de soleil et de gel,
Avec la froide netteté d'un théorème.

Plus de mystère : l'œil peut suivre sans effort
La ligne dessinée et la route suivie,
Dans sa logique simple et sûre, par la vie,
Telles que les fixa, sculpturales, la mort.

Lisons notre destin en ces métamorphoses :
Il faut, nous dépouillant, comme d'un souvenir,
Des feuilles et des fleurs fugaces, devenir
Vrais, hors du jeu trompeur des rêves et des poses ;

Nus devant Dieu, laissant, sur nos cœurs affermis,
Mordre le dur ciseau des ultimes retouches,
Imposant le fiat ineffable à nos bouches,
Aux lois d'éternité par avance soumis.

Clartés de l'Absolu ! Que le regret se taise
De tout ce qui charma l'illusion du cœur.
Tu m'apprends le secret douloureux et vainqueur,
Hiver, chaste saison, ô glorieuse Ascèse !

LA ROUTE NUE

Paysage de gel sous le soleil levant.
Je vais, pur et léger, sur la route sonore,
Mes sombres vêtements vermeils d'éclats d'aurore,
Mon visage brûlé par la râpe du vent.

Entre les arbres nus, j'avance, solitaire,
Sans qu'un regard me suive, ou me regrette un cœur,
Dépouillé comme un mort, mais vivant et vainqueur,
Sans le poids tiède et mou des liens de la terre.

Que les hommes repus dorment leur lourd sommeil.
Le désert où je fuis mène à la joie parfaite :
Pour moi le matin dresse un portique de fête
Et déroule à mes pieds des tapis de soleil !

VITA NUOVA

Me voici, libéré de ma force inutile,
Humble enfin devant Vous, ô Dieu de majesté,
Nu dans ma misérable et simple vérité,
Votre œuvre que le mal de chaque jour mutile.

J'ai dépouillé, maillot aux séduisants reflets,
Le monde qui collait à toutes mes blessures.
Ma volonté revit et plus souple et plus sûre
Hors de la gangue insidieuse où j'étranglais.

On dirait un matin dont l'air trop fort m'enivre.
J'ai plié mon passé comme un poudreux linceul.
Tout recommence, neuf, entre Vous et moi seul.
Vous seul réjouirez les jours que je vais vivre !

TABLE

Argument	<i>pages</i> 5
--------------------	-------------------

PREMIÈRE PARTIE

La chanson de l'homme aux pieds nus

Le réveil	11
La course	13
La grand'route	15
Le vent	17
Le fleuve	19
Sur le plateau	20
La pluie	22
La nuit	25
La tempête	28
L'étape	30

Sonate du printemps

Sonate du printemps	35
-------------------------------	----

Corne d'abondance

Retraite	43
Vision de printemps	44
Jours d'avril	45
Réveil aux champs	46
Au bois après la pluie	48

Epitaphe d'un chemineau	49
Le village quotidien	50
Du vent dans les arbres	52
Douceur de voir	54
Fleur rouge	55
Sérénité	56
Un sureau	57
Eloge du jardin paysan	59
Lumière flamande	61
Calme	62
Abondance	63
Dans les blés	64
Refuge	65
Toccata de l'été flamand	66
La paix sur les champs	67
Transfiguration	68
Dimanche	69
La louange du soleil	70
Bénédictité	72
Concordances	74
Le fruit	75
Septembre	77
Lucarne	78
Offrande de septembre	79
La cueillette	80
Jour d'octobre	81
Etang	82
Hiver	83
Le feu	84
Vision d'hiver	87
Fleuve d'hiver	88
Fenêtre	89
La fin de Mowgli	90

DEUXIÈME PARTIE

Le cœur de l'homme

Prélude	95
Prédilection	96
Je donnerais tout l'or du monde...	97
Chanson	99
Comme s'il était	101
Soir de septembre	102
Les livres	103
Après le péché	104
Crépuscule d'hiver	105
Ce matin de juillet...	106
Chanson désabusée	107
Destins	108
Confession	109
Les sept couleurs de ma peine	111
Envoûtement	117
Fuite	119
L'homme	120
Les amis inconnus	121
Les chalands	123
Bonté du soir	125
Joie	126

Symphonie du désir et de l'espérance

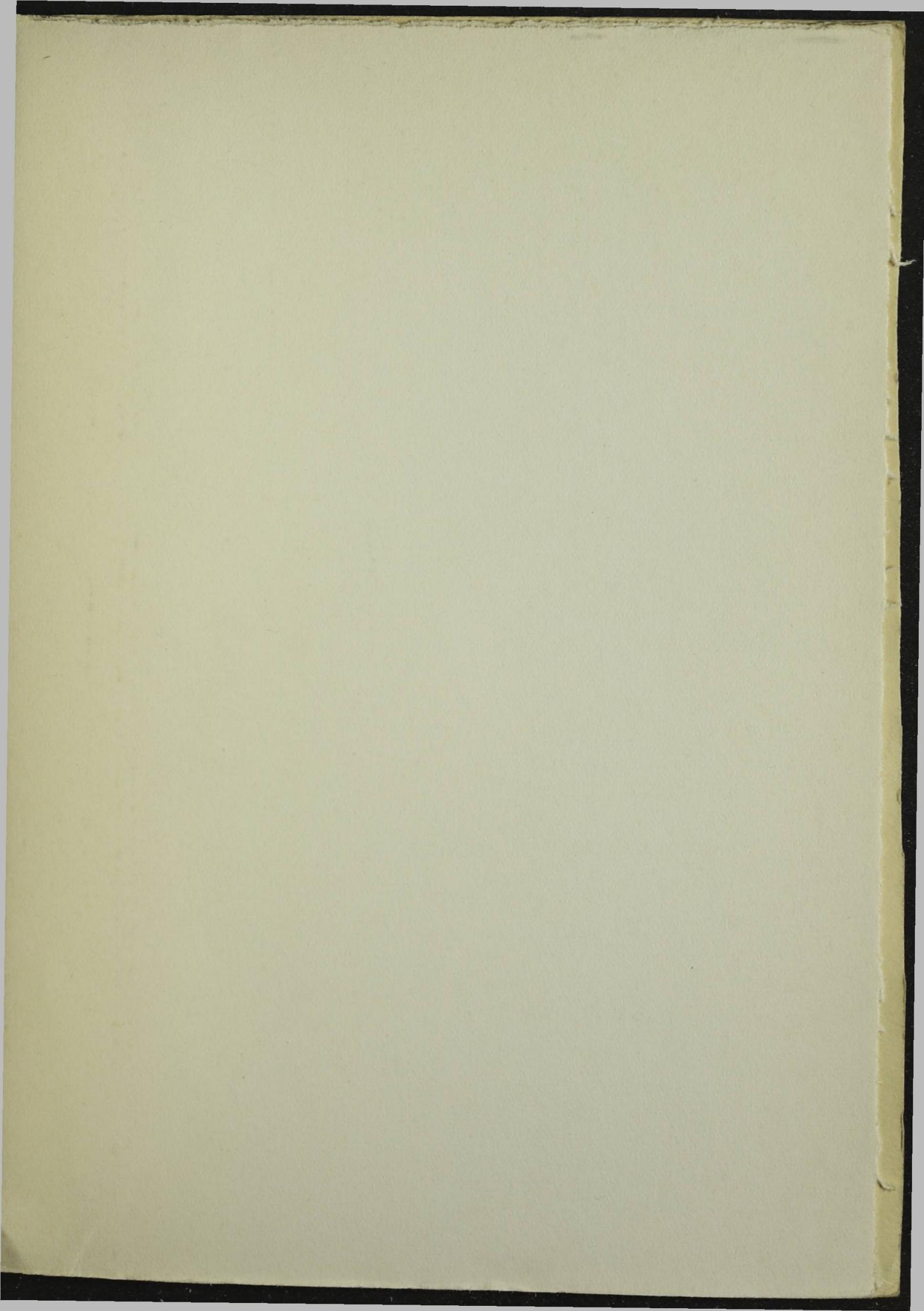
Symphonie du désir et de l'espérance	131
------------------------------------------------	-----

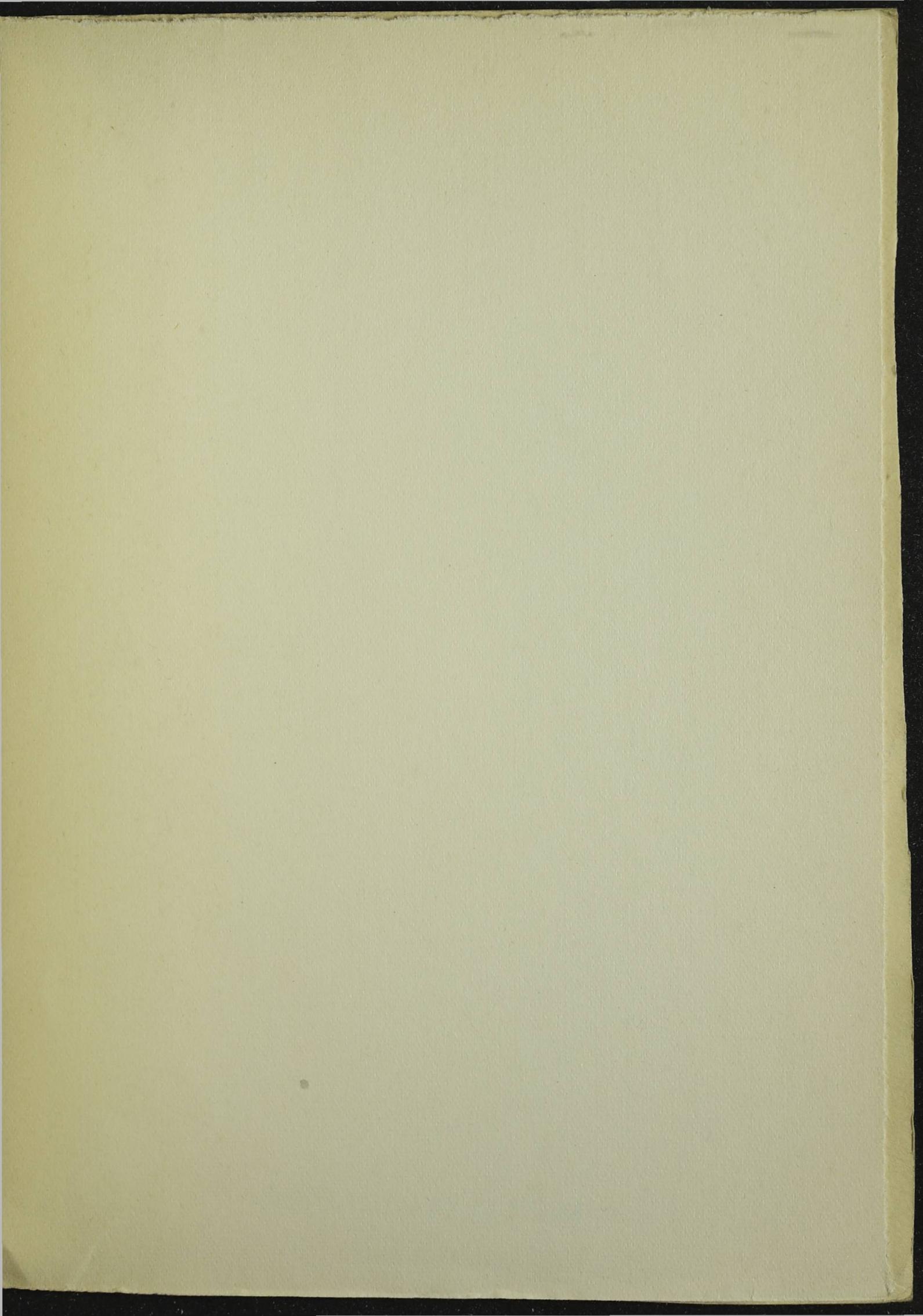
L'humble ascension

Mon Dieu, moi qui n'étends la main	137
Désordre	138
De profundis	140
Prends-en pitié, Seigneur...	142
Solitude	144

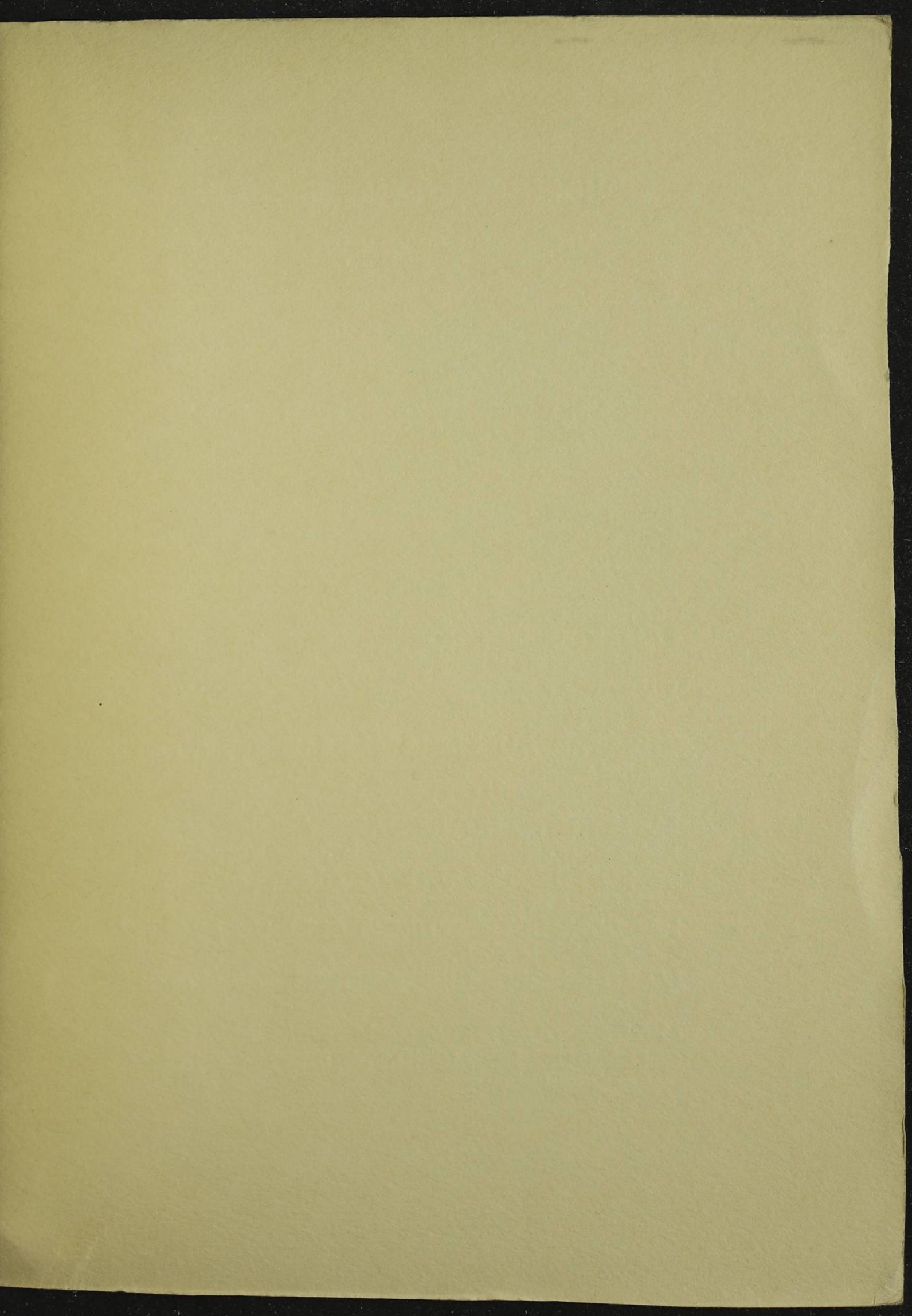
Lorsque tu sens peser...	145
Lettre à Louis Lefebvre	146
Ermitage	147
La douleur	148
L'arbre	150
Détachement	151
J'ai pesé dans mes mains lasses...	152
Je n'ai pas eu la force...	154
Symbole	155
Moi	156
Prêtre et poète	159
La terre au Christ	160
L'oratoire	162
Rêve d'avenir	163
Dépouillement	164
La route nue	165
Vita Nuova	166

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE TRENTE JANVIER MIL NEUF CENT TRENTE TROIS
POUR LA COLLECTION
ARS ET FIDES
PAR
JOS. VERMAUT
MAITRE-IMPRIMEUR
A COURTRAI (BELGIQUE)





MUSÉE DE LA LITTÉRATURE



Collection " Ars et Fides "

La Collection *Ars et Fides* se présente sous le double signe de l'art et de la foi. Elle publie des romans, poèmes, biographies, carnets intimes, œuvres très diverses, mais qui toutes porteront témoignage, dans la liberté de l'écrivain et de l'artiste, d'une inspiration nettement catholique.

Ars et Fides prétend ainsi servir le renouveau chrétien de la pensée et des lettres, qui est un des aspects du grand mouvement religieux d'aujourd'hui.

Le tirage, sous la couverture de la collection, en est strictement limité.

Conditions réservées aux souscripteurs de 5 vol : 60 frs. franco.

Derniers volumes parus.

LA DIVINE DOULEUR, par Francis JAMMES.

LES CHEMINS DE LA MONTAGNE, par René LEYVRAZ.

JE CHERCHERAI VOTRE VISAGE, par Anne-Marie PANHELEUX.

LOUANGE DE L'HOSTIE. Anthologie de poèmes modernes en l'honneur du Très Saint Sacrement.

LA VIE ARDENTE DE JEHAN GERSON, par M.-J. PINET.

THEATRE AU CLAIR DE LUNE, par Paul RENAUDIN.

L'OFFRANDE FILIALE, par Camille MELLOU.

LOUANGE DE NOTRE-DAME. Anthologie de poèmes modernes en l'honneur de la Sainte Vierge.

LE CHEMIN DE SAINT JACQUES, par A. MABILLE de PONCHEVILLE.

LA CONQUETE D'UNE BANLIEUE : Croix-Luizet, par le R. P. JOUVE.

L'ARC-EN-CIEL DES AMOURS, par Francis JAMMES.

MIROIRS DU TEMPS, par Marguerite BOURCET.

CEUX QUE LE MONDE OUBLIE, par Jeanne ANCELET-HUSTACHE.